

LIVRES



Univers d'écriture Page D 2

Le feuilleton Page D 3

La télé du week-end Page D 4

La page d'écriture Page D 5



Camille Corot Page D 6

Formes Page D 8

LE DEVOIR. LES SAMEDI 29 ET DIMANCHE 30 JUIN 1996

Philippe Geluck

Le matou belge

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

A le voir ainsi de page en page, avec sa panse de chanoine, sa truffe d'ivrogne, sa longue veste kaki et ses cravates ridicules, on a du mal à croire que ce *Chat* est une vedette. Non seulement en Belgique, son pays d'origine, mais aussi dans plusieurs autres pays francophones. Pourtant, c'est un fait indéniable. Le personnage créé en 1983 par Philippe Geluck au profit des lecteurs du quotidien bruxellois *Le Soir* n'en finit plus d'étendre sa popularité. L'auteur a déjà vendu plus de 700 000 albums. Et rien n'indique que cela va s'arrêter.

On retrouve ses strips sur des milliers de portes de bureaux. Des ministres citent ses aphorismes en Chambre. Le célèbre félin a même sévi à la radio. Et il promène dorénavant sa singulière tronche sur des dizaines de produits dérivés — dont des langues de chat en chocolat, bien sûr — qui se multiplient jusqu'au Japon et en Italie.

Philippe Geluck était de passage à Montréal, récemment, pour lancer deux nouveaux albums: *L'Excellent du chat* et *Ma langue au chat* (chez Casterman), deux livres qui feront à coup sûr sourire ceux qui, par un après-midi d'été flemmard, s'y attarderont.

Ce que propose Geluck n'a pas vraiment d'équivalent au Québec. Ce n'est pas de la caricature. Parce que les bulles ne s'inspirent pas de l'actualité brûlante et qu'elles gardent toute leur saveur quand on les réunit dans un album. Ce n'est pas non plus de la bande dessinée. *«La preuve, fait remarquer Geluck, c'est que ça plaît beaucoup à ceux qui n'aiment pas la bande dessinée... comme moi!»*

Non. Chez ce matou belge, roi de l'humour en trois cases, tout est dans le phylactère. À la limite, les réflexions du Chat pourraient même se passer de support visuel. Le père du *Chat* voue un attachement profond à la langue française. On se souviendra d'ailleurs qu'il fut l'un des plus brillants participants au *Jeu du dictionnaire* qu'animait Joël Le Bigot. À la télévision belge, il est le maître de piste — très populaire — d'un jeu semblable. Cet amour de la langue constitue un trait spécifique à la Belgique. Après tout, n'est-ce pas le pays de Maurice Grevisse?

Le pape du non-sens

«Pape du non-sens bien dit et du non-dit bien senti», tantôt stupide, tantôt génial, le personnage de Geluck est capable du pire et du meilleur. À la fois candide et corrosif, le félin a une façon bien à lui de s'attarder aux lieux communs et aux lapalissades, de naviguer entre le premier et le second degré. Il a aussi de vagues préoccupations environnementales — l'avenir de la forêt amazonienne lui en inspire quelques bonnes — et pacifistes. Il n'est pas dépourvu non plus de références philosophiques. Il vous envoie de temps à autre du Kant et du Spinoza — noms retenus en faisant des mots croisés, avouez-le!

Un exemple de son humour? *«La mort, c'est un peu comme la connerie. Le mort, lui, il ne sait pas qu'il est mort... Ce sont les autres qui sont tristes. Le con, c'est pareil.»* Ou encore: *«On dit que... boire du café empêche de dormir. Par contre... Dormir empêche de boire du café.»* Une dernière: *«Il y a des gens qui arrivent à écrire leur nom dans la neige en faisant pipi. Parmi eux il y a cependant davantage de Luc et de Joël que de Jean-Sébastien.»* Vous voyez le genre?

Après 14 ans de *Chat*, Philippe Geluck craint-il de manquer d'inspiration? *«Pas vraiment. La fréquence est quand même raisonnable: une fois par semaine, dans Le Soir. Ça me permet de faire autre chose»*, répond-il, avouant toutefois qu'il est hanté par la crainte d'être répétitif.

Avant de consacrer sa vie au *Chat*, Geluck a été comédien. Il a tenu des petits rôles au cinéma, notamment avec Delvaux, et des rôles plus importants au théâtre. L'automne prochain, le dessinateur-humoriste pourrait bien mettre à profit son expérience sur scène et monter des spectacles mettant en vedette un autre de ses personnages, le Docteur G.

VOIR PAGE D 2: GELUCK

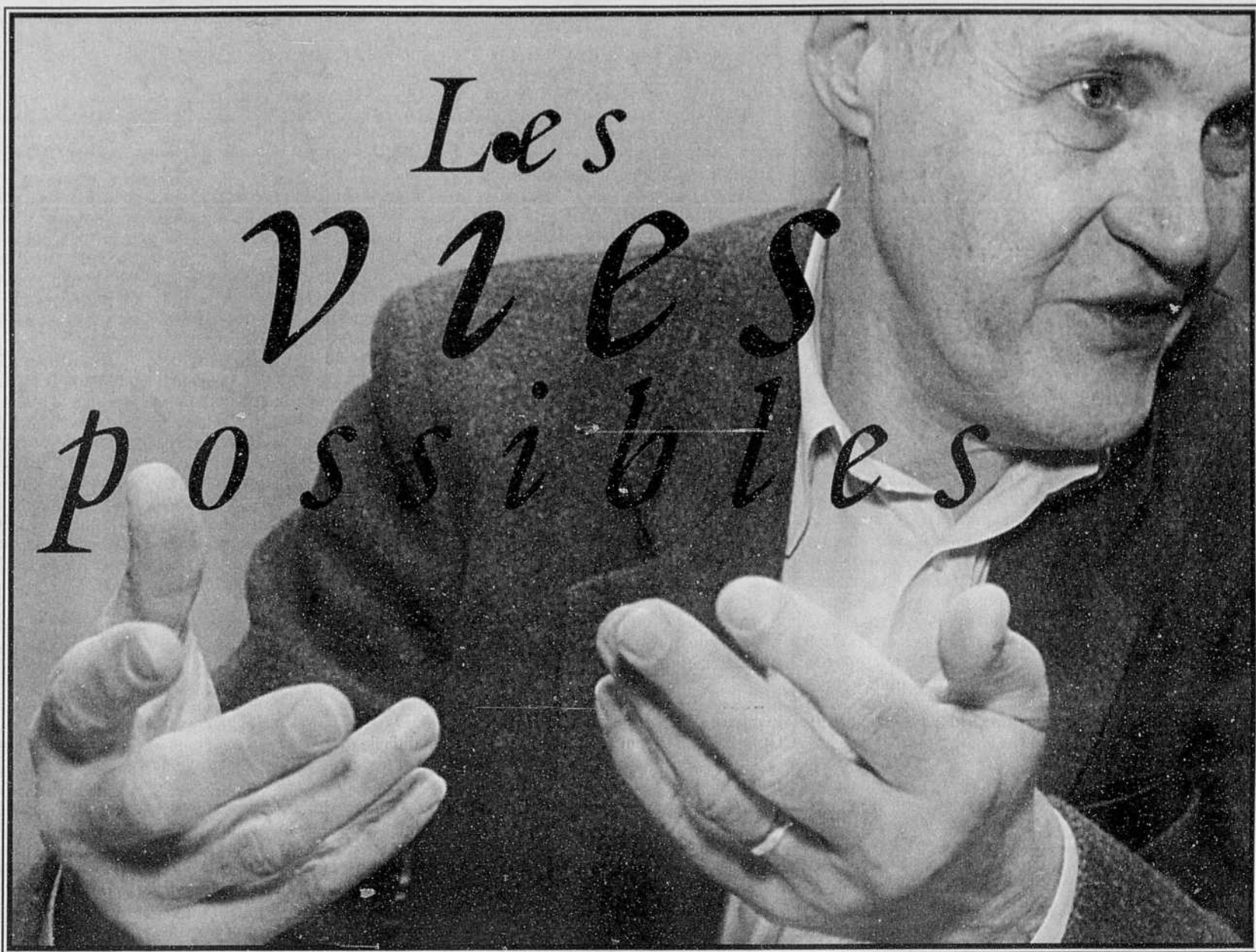


PHOTO JACQUES GRENIER LE DEVOIR
L'auteur suédois Carl-Henning Wijkmark ne s'est pas contenté d'évoquer le destin de son héros dans *Da Capo*. Il présente aussi ce que l'avenir réserve, selon lui, à la culture européenne.

HERVÉ GUAY

Les spectres du passé hantent l'écrivain suédois Carl-Henning Wijkmark. Que ce soit ceux de la jeunesse perdue, de l'improbable retour en arrière ou même celui de la résurrection de la vieille Europe d'avant 1914 qu'il a fait resurgir la chute du mur de Berlin. On a l'impression qu'il voudrait croire, ne serait-ce qu'un bref instant, au mythe de l'éternel retour cher à Mircea Eliade. Peine perdue dans son cas: il n'a pas la foi.

Aussi n'est-ce pas un hasard si *Da Capo* entraîne le lecteur dans une étrange descente aux enfers. Le personnage principal prend prétexte d'une idée séduisante de Kierkegaard selon laquelle un être peut revenir à un moment crucial de son existence pour tenter de tirer un meilleur parti des circonstances. Or, évidemment, il ne suffit pas de s'adonner à la répétition d'une phase de son passé pour retrouver le temps perdu, ou s'en sortir plus heureusement. Rien ne se répète exactement de la même manière, pas plus les destins individuels que l'histoire des nations.

Par son roman, *Da Capo*, terme musical, voulant que l'interprète reprenne du début, Carl-Henning Wijkmark fait donc la preuve à contrario que le recommencement, même dans les meilleures conditions, s'avère tout à fait irréalisable. Pour les besoins de sa démonstration, l'écrivain place son protagoniste, le photographe, Frank Thulander, devant son double. Cet homme a usurpé son nom et vécu ce qu'aurait pu être sa vie s'il en avait été autrement. À son tour, Thulander s'illusionne en pensant qu'en marchant dans les pas de son semblable, il tient une nouvelle chance de parfaire ce qu'il avait laissé inachevé derrière lui.

Les vies possibles

«Quand on écrit un roman, argue l'écrivain suédois, ce sont des vies possibles, pas des vies réelles qu'on raconte. Cette idée de revivre son passé, d'y retrouver ce qui s'y est perdu, s'est tout de même présentée à plusieurs reprises sur mon chemin avant que je me décide à bâtir un roman autour de cela. Dans mon livre, il y a des éléments autobio-

graphiques quoique transformés ainsi que le rêve de retrouver la jeunesse, la force, bien sûr, qui préoccupe le quinquagénaire que je suis.»

Selon Carl-Henning Wijkmark, pendant un laps de temps assez court, durant l'automne 1989, certains ont cru que les vieilles structures, que l'Europe d'avant 1914 allait renaître; bref, qu'il y aurait retour du passé. Comme pour confondre encore davantage son héros, le romancier suédois a situé son ouvrage au moment où cet optimisme régnait, où l'on croyait que l'Allemagne unifiée allait se tourner vers l'Est. Mais cela non plus ne s'est pas produit.

On l'aura compris, l'auteur suédois ne s'est pas contenté d'évoquer le destin de son héros dans *Da Capo*, il s'est aussi intéressé à ce que l'avenir réserve à la culture européenne, étant donné les changements considérables qui ont modifié récemment les contours politiques de ce continent. Il croit certes que le rôle joué par l'Allemagne dans l'Europe de demain sera déterminant à cet égard, ce pourquoi son roman se déroule dans ce pays. Car Wijkmark fait partie de cette minorité de Suédois qui voient dans l'Europe une planche de salut pour l'avenir. Autrement, à son avis, la culture suédoise n'aurait cessé de s'américaniser toujours davantage.

«Nous avons envers les États-Unis et la culture anglo-saxonne une ouverture absolue. Il n'y a pas comme chez-vous de méfiance. C'est une question d'indépendance. On craint les alliances politiques et militaires à cause des 150 ans de neutralité de notre histoire. Or, les Suédois, dans leur majorité, sont très sceptiques vis-à-vis de l'Union européenne. Selon moi, c'est dommage. Il serait avantageux de nous lier avec les autres nations européennes et de coopérer avec elles. Par tradition, cependant, nous optons pour la neutralité, parce qu'elle nous a bien servis jusqu'ici. Alors, fait-on valoir, pourquoi changer? Nous ne comprenons pas que ce n'est plus possible de rester isolés dans la situation actuelle.»

Dans son roman, Carl-Henning Wijkmark s'en prend à la vision américaine qui ne veut voir dans la culture européenne qu'un vaste magasin d'antiquités. Il admet toutefois que cette dernière se doit d'être plus vivante si elle

Nous sommes au cœur d'une nouvelle querelle des anciens et des modernes où l'on discrédite le passé sans le reconnaître tandis que les idées soi-disant modernistes sont épuisées.

Da Capo nous entraîne dans une étrange descente aux enfers

VOIR PAGE D 2: WIJMKARK

LIVRES

Univers d'écriture

Ma banlieue, ma ménagerie!

Dominique Demers, entre famille et travail

Cet été, *Le Devoir* devient indiscret et se fait inviter dans l'univers d'auteurs québécois, histoire de savoir en quels lieux sont écrits les petits et grands chefs-d'œuvre de notre littérature. Cette semaine, Dominique Demers, lauréate de nombreux prix pour ses ouvrages destinés aux enfants.



PHOTO JACQUES GRENIER

Derrière Dominique Demers, quelques-uns des 2000 ouvrages que compte sa bibliothèque.

de calme absolu, dans un chalet du Mont-Tremblant, dont j'ai besoin quand je me lance enfin dans la rédaction.

En attendant de pouvoir s'évader, Dominique Demers s'est contentée du bureau de sa maison pour se plonger dans plus de 70 ouvrages d'archéologie et d'anthropologie. Avec le recul, elle constate que sa sédentarité a largement contribué à faire de son prochain roman un ouvrage plus fouillé que jamais. «Brossard, j'hais ça comme le diable!», lance-t-elle. «Mais je suis bien dans mon lieu de travail, chez moi. Quand je donne des cours à l'université, ça me tue de devoir me rendre jusque-là...»

Quand Dominique Demers parvient à se réserver une période d'isolement — «ou que ma famille

m'implore de partir écrire ailleurs parce que je deviens invivable tellement j'en crève» — elle produit à un rythme d'environ quatorze heures par jour, soit de dix à quinze pages. Tout est dû depuis longtemps, prêt à être mis sur le papier.

Dominique Demers ne fait pas que dans la fiction. Elle a aussi dirigé deux guides bibliographiques, *La Bibliothèque des jeunes* et *La Bibliothèque des enfants* destinés à aider les parents dans le choix des lectures de leurs enfants. Parmi les livres jeunesse suggérés dans ces ouvrages, plusieurs ont trouvé le chemin de sa bibliothèque personnelle. Au total, elle en possède environ 2000 pour enfants ou adolescents, en plus d'ouvrages théoriques sur la littérature jeunesse, édités un peu partout dans le monde. Quand on est passionnée...



PHOTO JACQUES GRENIER

Petite pause câline...

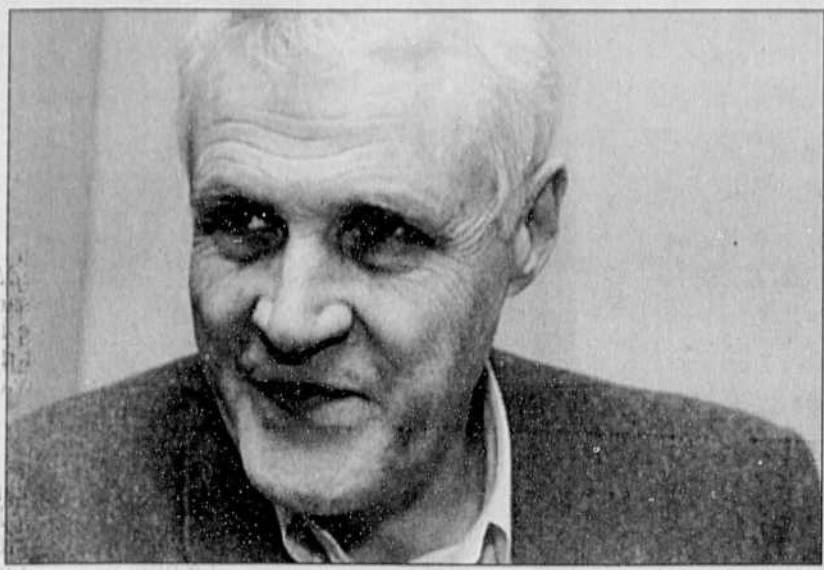


PHOTO JACQUES GRENIER

«J'ai un amour très fort pour le passé de l'Europe.»

WIJKMARK

Réflexion sur une époque

SUITE DE LA PAGE D 1

prétend concurrencer les É.-U. en la matière. De là à lire son ouvrage comme une mise en garde à l'encontre du danger que constitue pour les Européens le repli sur le passé, il y a certes une marge. En effet, constate l'écrivain, il ne faut sans doute pas considérer uniquement le passé comme un passif ni l'avenir unilatéralement comme un actif.

Un amour pour l'Europe

«Pour ma part, j'ai un amour très fort pour le passé de l'Europe, enfin pour certaines périodes, en particulier autour de 1900. Période qui s'est terminée avec la première guerre. Ensuite, on entre dans une grande fatigue culturelle... Ainsi, les idées nous manquent aujourd'hui. On répète. Avec le postmodernisme, par exemple, où on cherche dans les styles du passé, sans pour autant inventer du neuf. D'autre part, la tendance a-historique, où l'on oublie systématiquement le passé mène à un chauvinisme du présent, dont on peut accuser les Américains, par ailleurs.»

Nous sommes en quelque sorte, selon Carl-Henning Wijkmark, au cœur d'une nouvelle querelle des anciens et des modernes où l'on discrédite le passé sans le reconnaître tandis que les idées soi-disant modernistes sont épuisées. Afin de sortir de cette crise, l'écrivain suédois propose une figure sous-estimée de la littérature autrichienne, Hugo Hofmannsthal. Plutôt que de céder, comme d'autres, à la tentation moderniste, l'écrivain viennois s'est inscrit encore plus profondément dans la tradition mais pour mieux finir par accéder à la modernité avec sa comédie, *L'Homme difficile*, seule pièce d'Hofmannsthal se déroulant à son époque.

Pour Wijkmark, Hofmannsthal, qu'on considérerait déjà comme réactionnaire et anachronique dans les années 20, a bien vu que le péril de la relativité des valeurs. «*Le cycle de la culture et des valeurs*, fait-il dire à un personnage, *le moderne qui remplace le désuet et tout ça -ce n'est qu'un aspect de la lutte des générations, une vision bien superficielle de la chose.*» Ce qui est grave, poursuit Hofmannsthal, c'est qu'après 1914, l'Occident a perdu la capacité de créer des valeurs et de les maintenir en vie à cause de «*la magie, destructrice de valeurs, de l'argent.*»

Voilà d'où nous vient, selon Carl-Henning Wijkmark, le relativisme qui prévaut actuellement. Doctrine qui laisse au pouvoir toute latitude pour imposer les valeurs qui lui conviennent, sans qu'il soit possible par la suite de porter des accusations valables contre lui puisque toute valeur est subjective. Cette relativité fait en quelque sorte le jeu du pouvoir en place.

Tout cela pour dire que *Da Capo* est un roman qui s'enrichit de toutes les réflexions qui y sont discutées. Un roman où les idées ne sont pas dissociées de l'histoire, qu'on parle de celle avec un petit «h» ou de celle avec un grand «h». N'allez pas croire que Wijkmark donne dans le roman à thèse, pourtant, sa pensée et son héros sont trop ambivalents pour cela. Simple, les personnages de *Da Capo* s'interrogent au sujet de leur époque et du monde dans lequel ils vivent, conscients qu'à cela aussi, leur destin est lié.

DA CAPO
Carl-Henning Wijkmark
Belfond, Paris, 1996,
293 pages

GELUCK

SUITE DE LA PAGE D 1

At-il déjà été censuré? «*À peine trois fois en 14 ans*», dit-il. Il raconte toutefois qu'il s'est souvent censuré de son propre chef. Notamment lors de son passage au quotidien parisien *Info Matin*. À la mort de Mitterrand, il avait pensé à quelque chose du genre «*Le photographe du Rainbow Warrior enfin vengé*». Il ne l'a pas fait, bien sûr. Le quotidien que dirigeait André Rousselet (un proche de Mitterrand)

n'a pas paru après la mort du président. Et, de toute façon, Geluck avait préparé trois cases nettement de meilleur goût!

L'EXCELLENT DU CHAT
Philippe Geluck, Casterman,
1996, 48 pages

MA LANGUE AU CHAT
Philippe Geluck
Casterman, 1996
80 pages

DIX ANS DE NOUVELLES
UNE ANTHOLOGIE QUÉBÉCOISE
Présentée par Gilles Pellerin
Éditions de l'Instant même
Québec, 1996, 258 pages

Depuis sa création, en 1986, la dynamique maison d'édition de Québec vise à être le lieu privilégié de la nouvelle de langue française. Anthologies, recueils collectifs, recueils d'auteurs franco-européens, anglo-canadiens et québécois ont fini par constituer un panorama éditorial vaste et unique en son genre. Pour célébrer ses dix ans, la maison publie donc cette anthologie. On y trouve 26 nouvelles, toutes parues à l'Instant même. Une belle occasion de découvrir ou redécouvrir les textes de Roland Bourneuf, Guy Cloutier, Hugues Corriveau, Diane-Monique Daviau, Normand de Bellefeuille, Danielle Dussault, Louis Jolicœur, Sylvie Massicotte, Gilles Pellerin et autres auteurs de la maison.



BONJOUR LE MONDE!
OÙ IL EST QUESTION DE LA JEUNESSE,
DU CANADA ET DU MONDE
Éditions Robert Davies
Montréal, 1996, 328 pages

Le sénateur Jacques Hébert a réalisé de grandes choses auprès des jeunes et des milliers d'adultes

lui sont extrêmement reconnaissants. Il leur a ouvert les horizons. Il a parcouru le monde, dans tous les sens, souvent en mission pour Jeunesse Canada Monde, dont il est le président fondateur. L'organisme fête cette année son 25^e anniversaire. Pour l'occasion, Jacques Hébert a choisi de raconter son aventure. Dans la première partie, plus autobiographique, Jacques Hébert raconte quelques épisodes de sa vie tumultueuse, sous le signe de l'humour et de la tendresse. Dans la deuxième partie de l'ouvrage, le lecteur est invité à regarder le monde à travers les yeux de 18 jeunes Canadiens de 20 ans ayant participé aux projets de Jeunesse Canada Monde. Dans la troisième partie, l'auteur nous entraîne dans un tour de monde: en Bolivie, au Sénégal, en Colombie, en Guyane, au Bhoutan, en Indonésie, au Togo, en Thaïlande, en Jordanie, au Gabon, en Guinée équatoriale, en Albanie et en Inde.



EN FORME DE TRAJET
Fernand Ouellette, Éditions du Noroît, Montréal, 1996, 195 pages

«Ce que j'ose esquisser ici aurait presque le caractère d'une exhumation si je n'étais pas en relation vive et constante avec le noyau de ce que je suis. Cela ne signifie pas que je puisse à tout instant me dé-

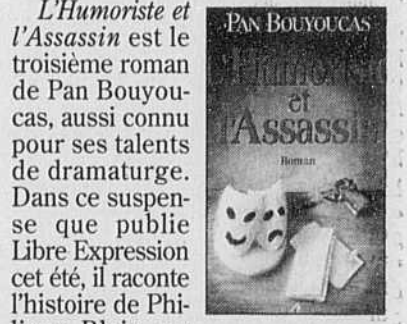
lecter de mon écriture ou me complaire dans mon passé. A vrai dire, seules les œuvres dont je rêve, et qui sont en cours, m'intéressent vraiment», écrit le poète Fernand Ouellette à la première page de ce «livre de nuit et d'éblouissement» qui parle de sa poésie, de ses essais et de ses romans. Cette édition d'*En forme de trajet* (seconde partie d'une œuvre parue en 1988 sous le titre *Ouvertures*) que publie Le Noroît dans sa collection «Chemin de traverse» a été revue, corrigée, remaniée par suppressions et ajouts de près de la moitié des textes à partir de l'ouvrage publié par la Librairie Bleue de Troyes en coédition avec les Éditions de l'Hexagone. Né à Montréal en 1930, Fernand Ouellette est l'un des plus grands auteurs de la poésie québécoise. Parmi ses œuvres principales, citons *Poésie (1953-1971)*, *En la nuit la mer (1972-1980)* et *Les Heures*, en 1988.

LA TERRE DE CAÏN
Laurence Ink
Roman, Éditions Robert Laffont
Paris, 1996, 262 pages



Française venue s'établir au Québec récemment, Laurence Ink a publié en 1994 un récit autobiographique intitulé *Il suffit d'y croire*. Elle signe ici son premier roman. «C'est certainement la terre que Dieu donna à Caïn», avait dit Jacques Cartier en découvrant la côte nord du Québec. Quatre siècles plus tard, c'est dans cette même contrée que Laurence Ink a situé son roman historique. Même si sa famille avait pour lui d'autres desseins, le héros, Mathieu, devient cœur de bois, en marge de sa communauté. Une communauté touchée par la crise des années trente, qui met tous ses espoirs dans la ville moderne prête à se bâtir.

L'HUMORISTE ET L'ASSASSIN
Pan Bouyoucas
Roman, Éditions Livre Expression
Montréal, 1996, 211 pages



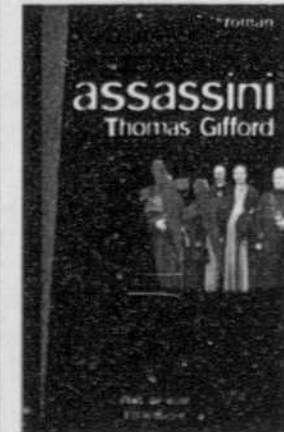
L'Humoriste et l'Assassin est le troisième roman de Pan Bouyoucas, aussi connu pour ses talents de dramaturge. Dans ce suspense que publie Livre Expression cet été, il raconte l'histoire de Philippe Blais, un humoriste qui, un beau matin, apprend par lettre qu'un individu a été payé pour l'assassiner. L'humoriste a 72 heures pour arrêter la mort. Où doit-il commencer son enquête? Chez l'éditeur à qui il vient de proposer un livre-choc? Chez le mari de sa voisine dans les bras de laquelle il aime danser nu? Chez le politicien qu'il a piqué au vif dans ses monologues? Chez les motards sur qui son fils vient de publier un article? Pour une fois, l'humoriste ne rit pas.

LE MESSIE DE BELÉM
Pierre Samson, Les Herbes rouges
Montréal, 1996, 197 pages

D'entrée de jeu, un dénommé Jadson Caldeira meurt sous la torture au Brésil. Pourquoi? Comment cet homme simple a-t-il abouti en prison? Qui était vraiment celui qui se reconnaissait un seul crime: celui d'aimer? *Le Messie de Belém* raconte l'histoire de cet homme ordinaire que l'amour a projeté dans une situation extraordinaire. Son histoire est reconstruite du point de vue des différents acteurs qui ont croisé sa vie: sa mère, son tortionnaire, son amant-philosophe, etc. Et c'est un historien, à la solde d'un gouvernement inquiet, qui signe l'enquête finale sur Caldeira que la rumeur publique transforme en libérateur. Pierre Samson nous montre comment le portrait d'un homme sans histoire s'esquisse, se transforme et devient légende. Né à Montréal en 1958, l'auteur vit à Toronto.
Pierre Cayouette

DES TUEURS À LA SOLDE DU CHRIST?

Thomas Gifford



Assassini sonne comme les trompettes de l'Apocalypse; glace comme tout sacrilège. Course-poursuite dans les palais apostoliques, un parfum de soufre flotte entre les pages de ce suspense peu orthodoxe.

Flammarion ltée

L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mt
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

UNEQ
Union des écrivains et écrivains québécois

PROGRAMME DE PARRAINAGE

Les «jeunes écrivains» peuvent maintenant bénéficier des services d'écrivains-conseils.

Recrutement des «jeunes écrivains» et des écrivains-conseils

- Le «jeune écrivain» (âge minimum : 18 ans) ne doit pas avoir publié plus d'un ouvrage ou l'équivalent. Il doit soumettre un échantillon de ses textes, son projet d'écriture ainsi qu'un curriculum vitae.
- L'écrivain-conseil doit être un écrivain professionnel ayant déjà publié au moins cinq livres ou l'équivalent. Il doit démontrer des qualités de pédagogue et posséder une expérience en tant que professeur ou écrivain-résident ou animateur d'ateliers ou l'équivalent. Il doit joindre à sa demande un curriculum vitae et une bibliographie. Ses services seront rémunérés.
- Les catégories suivantes sont admissibles : roman, nouvelle, poésie, théâtre, littérature de jeunesse et essai.
- Le parrainage s'échelonne sur une période de quatre mois (d'octobre à janvier).
- Veillez prendre note que nous ne pouvons retenir qu'un nombre très limité de projets. L'Uneq ne peut s'engager à fournir de commentaires ou critiques aux élèves dont les projets auront été refusés.
- Date limite d'inscription : 9 août 1996.

Information et formulaire d'inscription : (514) 849-8540

LIVRES

LE FEUILLETON

Le ressort invisible

LA TRAVERSÉE

Philippe Labro, NRF Gallimard, 1996, 300 pages

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Vice-président de RTL, journaliste, écrivain et cinéaste reconnu, Philippe Labro voulait tout et avait tout. L'auteur des *Feux mal éteints* et de *L'Étudiant étranger* excellait dans ce qu'il nomme aujourd'hui «la comédie de l'homme pressé». Il menait une carrière brillante et glorieuse. Depuis ses plus jeunes années, il avait l'arrogance, l'insolence, l'audace, la sûreté du geste et du propos de ceux qui réussissent, de ceux qui récoltent la gloire, de ceux qui séduisent. «Les deux pieds sur la table, mais avec un souci d'élégance, la désinvolture d'un prince», écrivait-il.

Un beau jour, en juin 1994, sa vie a toutefois changé du tout au tout. Parce qu'il a failli la perdre. Cette toux qui le gênait déjà dans les derniers jours de la rédaction de son roman *Un début à Paris* s'est aggravée. Son larynx s'est littéralement obstrué. A tel point qu'il a fallu l'hospitaliser à Cochon. Il s'est donc retrouvé en «réa», c'est-à-dire patient à l'unité de réanimation, désormais relié à la vie par un ventilateur artificiel qui pompe l'air et en insuffle à travers un tube de silicone. Une bactérie inconnue et incontrôlable le ravageait. Ligoté, pa-

ralysé sur ce lit de la chambre 29, il n'entendait plus que cette machine et le bruit de sa respiration, saccadée, hoquetante, toussotante. Labro s'en est remis. Il a repris toutes ses activités. Mais il n'est plus tout à fait le même.

Comme Lucien Bouchard

Le lecteur québécois pensera spontanément à l'expérience similaire vécue par Lucien Bouchard en décembre 1995. Assailli brutalement par la maladie, les deux hommes ont été transformés par l'épreuve. Une telle expérience vous amène forcément à mieux conduire votre vie, à en revoir les fondements. Cette lapalissade prend tout son sens quand c'est de soi qu'il s'agit. Lucien Bouchard a décidé, lui, d'aller au bout de son projet politique. Parce qu'il est écrivain, Philippe Labro a plutôt choisi de raconter son histoire et d'en faire un livre. Ceci n'est pas un roman, prévient-il. C'est le récit d'une expérience de mort approchée (*near death experience*). Mais attention! Nous ne sommes pas en présence de quelque illuminé ésotérique ni d'un énième ouvrage de «psycho pop» pour lecteurs en mal de sensations. *La Traversée* est plutôt l'œuvre d'un écrivain, le résultat d'un véritable projet littéraire. C'est un récit émouvant de franchise, d'humilité et de modestie, un récit qui va au fond des choses, qui touche l'essentiel de la condition humaine.

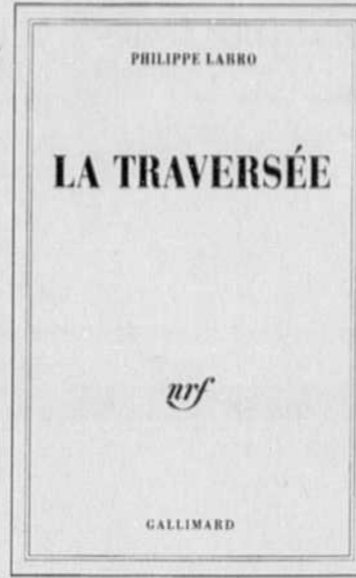
«Cette maladie m'a emmené

plus loin que la réa, bien au-delà du cap Horn», confesse Labro au terme de ses six semaines d'enfer. Contrairement aux croyances les plus répandues, on ne voit pas défilier sa vie quand on frappe aux portes de la mort. On voit plutôt le chaos de sa vie, corrige Labro. Les choses émergent dans le désordre, dans une logique inexplicable. Pour Labro, il y a d'abord eu cette image obsédante de la faille de l'Aigle, cet océan de sapins bleus qu'il avait aperçu du haut d'une falaise du Colorado alors qu'il n'était encore qu'un gamin de dix-huit ans.

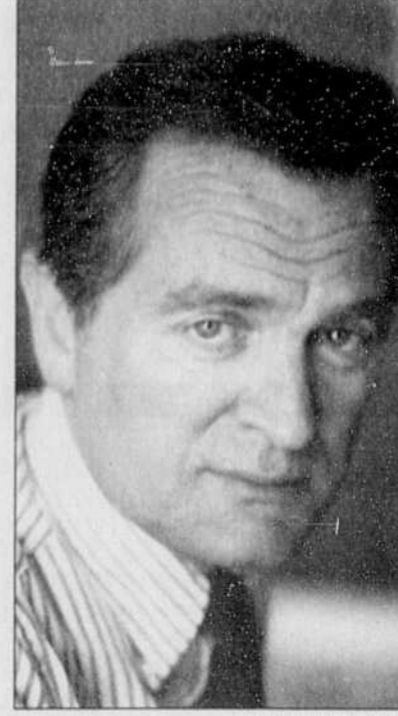
Tout s'enchaîne ainsi. Il revoit les «morts de sa vie», son père, ses amis suicidés, son ami foudroyé (Melville), son amour de jeunesse (May), la guerre d'Algérie, ses jeux insolents à la moto et ses reportages aux États-Unis.

Un dialogue à deux voix

Un curieux dialogue l'habite. Deux voix se tiraillent en lui. L'une qui lui dit «viens», qui l'appelle à l'abandon, à la mort. L'autre qui lui dit de se battre. C'est cette voix qui triomphera. J'ai beaucoup pensé, en lisant Labro, à un ouvrage du psychologue français Gustave Nicolas Fischer, paru au Seuil il y a deux ans et intitulé *Le Ressort invisible*. Confrontés à l'extrême, certains individus développent des ressources qu'ils ne soupçonnaient pas posséder jusqu'à ce jour, expliquait le D^r Fischer. C'est cette force mystérieuse qui a per-



La Traversée est l'œuvre d'un écrivain, le résultat d'un véritable projet littéraire



Philippe Labro

PHOTO ARCHIVES

mis à certains des naufragés de l'*Estonia* de nager quatre heures dans l'eau glacée de la mer Baltique sans crever d'hypothermie. C'est sans doute aussi ce «ressort invisible» qui a fait que Philippe Labro a survécu. Et que son malheureux compagnon de chambre, lui, a sombré.

Un livre humble, disait-on. Il est surprenant — et agréable — de voir un Français renoncer au carté-

sianisme, admettre que la raison n'explique pas tout et qu'il y a «une créterie dans l'intelligence». Il est doux de voir Labro s'abandonner à une «douce osmose entre le corps et l'âme», de le voir naviguer entre le concret et l'abstrait, des notions qui vont surtout de soi pour les Orientaux, comme il l'avouait au magazine *Lire*.

Il est fascinant de le voir s'émouvoir devant le mystère de la lu-

mière du jour, de l'entendre redécouvrir l'importance et la puissance de la poésie. Il est beau de le voir infiniment reconnaissant de l'amour de sa femme et du travail extraordinaire des infirmières.

Que de futilités!

Pour illustrer la vanité de la carrière et du succès, pour montrer la futilité de l'homme pressé, il cite Montaigne. «Le plus haut prince du monde n'est jamais assis que sur son cul.» L'action, découvrirait-il au terme de sa traversée, lui avait toujours permis de chasser la réflexion. Le travail lui avait servi de protection.

Plus riche après ces six semaines aux portes de la mort, il n'est plus le même. «Ça le faisait parfois rire intérieurement de suivre, dans le regard des autres, l'image de celui qu'il n'était pas. Tant d'étiquettes, tant de clichés! On les lui avait tous attribués. Il avait eu droit à tout le catalogue: tour à tour arriviste, ambitieux, jeune loup, jeune homme pressé, le plus américain de nos romanciers, de nos cinéastes, de nos journalistes... Une ribambelle de banalités.»

Dans son coma, une interrogation vient soudain à l'esprit de Labro: «Que voudrais-tu qu'on dise de toi, si tu dois ne pas revenir? J'aimerais que l'on dise: c'était quelqu'un de bien.» C'est justement les mots qui nous viennent en bouche quand on termine *La Traversée*. Philippe Labro est quelqu'un de bien.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Une veine intimiste

LA VIORNE

Mika Waltari, Actes-Sud, 1996, 110 pages

MARIE-CLAIRE GIRARD

L'écrivain finlandais Mika Waltari, mort en 1970, doit sa célébrité à des romans historiques comme *Sinouhé l'Égyptien* et *Les Amants de Byzance*. Actes-Sud publie de cet écrivain de courts romans qui relèvent d'une veine beaucoup plus intimiste et personnelle, des ouvrages où le ton et les préoccupations sont ceux d'un homme approchant de la vieillesse et qui voit s'enfuir avec fracas ses dernières chances de connaître la passion amoureuse.

Le narrateur, quinquagénaire, s'adresse à sa maîtresse de trente ans, tout en se remémorant son premier amour, une relation gâchée par sa peur de l'engagement. Au fond, il n'a pas beaucoup changé au cours des années, cet homme qui s'éprend bien facilement mais qui craint profondément les conséquences de ses sentiments. En parlant de certains hommes, il dira que la plupart apprennent à coucher avec les femmes et ne dépassent jamais ce stade, qu'ils connaissent le désir mais pas la tendresse ni la beauté. Il ajoutera que le bonheur n'existe pas, que la joie existe, que la jouissance existe, mais qu'il faut l'acheter au prix du mensonge et du désespoir.

Tout cela est bien pessimiste et un grand vent de tristesse s'envole de ce court roman pour rejoindre le lecteur et lui faire partager la lucidité atroce d'un narrateur qui dénonce avec force les aberrations romantiques qui nous font croire à l'amour alors que deux êtres, si proches croient-ils être l'un de l'autre, sont incapables de se comprendre et de s'aimer parfaitement.

Pour tout dire, ce roman ne peut pas accompagner un chagrin d'amour: il y a trop de blessures, trop de colère aussi contre l'inéluctable fatalité qui entraîne les sentiments dans le vaste fleuve de la vie où ils se dissolvent. Mais c'est un livre très fort, très cru, qui remet à leur place toutes les idées reçues sur l'amour et le couple, et qui saura plaire à tous les désabusés.

Un livre très fort, très cru, qui remet à leur place les idées reçues sur l'amour et le couple

ESSAIS ÉTRANGERS

Les Mauritanienues, entre arabité et africanité

PETITES COMMERÇANTES DE MAURITANIE: VOILES, PERLES ET HENNÉ
Gisèle Simard, Éditions ACCT-Karthala, Paris, 1996, 242 pages

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

L'incursion que Gisèle Simard nous permet de faire dans le monde de soixante entrepreneurs maures, à Nouakchott, à ses côtés fascinants. Par leurs activités liées au secteur informel dans l'industrie de la beauté et de la séduction, ces femmes, dont l'idéal serait de devenir une *chehiba*, ou «vedette à qui tous les hommes veulent faire la cour», nous apparaissent comme émancipées et astucieuses. Dans cette société, en effet, on a longtemps fait subir aux fillettes le gavage (plus les femmes étaient replètes, plus elles étaient convoitées) et l'excision. «Les multiples stratégies que les femmes développent, à travers leurs activités de production, s'inscrivent, note l'auteur dans ses conclusions, dans l'affirmation d'un processus identitaire, leur permettant de se construire en tant que personnes et d'agrandir leur zone d'autonomie. Elles deviennent ainsi un moyen efficace de lutte contre l'intégrisme musulman» (page 218).

Processus identitaire qui mène souvent à faire fi des Nègro-Mauritaniens, dont plus de 100 000 furent expulsés en 1989. Simard retient un peu vite que «comme la Mauritanie n'aime pas les battages publicitaires, elle a opté pour ne pas faire de déclarations», ce qui a pu donner l'avantage au Sénégal dont les leaders furent plus disert à propos de ces migrations précipitées! On sait aussi que «des veuves

pleurent des deux côtés» et que les quelque 250 000 Maures rapatriés du Sénégal «ont perdu tous les biens et le capital qu'ils avaient accumulés là-bas». Vingt-quatre pages sont consacrées au contexte mauritanien dans ce livre, avant qu'on n'y aborde l'univers de ces femmes «pas comme les autres».

Des micro-entreprises

Le livre est le fait d'une anthropologue, consultante en développement international, qui a fréquemment l'occasion de séjourner en Afrique. Il se concentre sur des micro-entreprises — le secteur informel représenterait 17 % de l'économie mauritanienne. Ces entreprises tournent parfois autour d'objets (les perles par exemple) qui se hissent à une valeur que ne reconnaîtrait pas forcément un non-Mauritanien, mais il faut voir les connotations qu'en entretient ces femmes disent établir entre leur statut (certaines marchandes de voiles sont aussi des créatrices) et l'acquisition de biens (autos, terrains) ou la distribution d'avantages dans ce qui pourrait être une quête de «réciprocité équilibrée». Même le voyage à La Mecque nous est présenté comme un maillon dans l'ascension sociale et la prospérité.

Au nœud de cette recherche, Gisèle Simard place la réflexion sur

Petites commerçantes de Mauritanie

Voiles, perles et henné



ACCT - KARTHALA

les importants espaces de pouvoir détenus par les Mauritanienues, espaces qui peuvent tout à la fois être interprétés comme «indices de liberté ou indices d'asservissement» des femmes.

Les propos recueillis au cours de plus de 300 heures d'entretiens, les proverbes cités, reflets d'un monde charnière entre l'arabité et l'africanité, nous informent amplement sur ce groupe de femmes qui semblent habiles à minimiser le rôle

des hommes — à table, on donne même priorité aux filles sur les garçons. On nous souligne en gros traits qu'il ne faudrait pas confondre tchador et *melehfa* (voile de la Mauritanie), mais un simple coup d'œil sur les pages traitant de santé et de nuptialité nous ramène à un monde où le taux de mortalité juvénile se situe à 137 pour 1000 enfants nés vivants, où «chaque jour, deux femmes meurent d'une grossesse ou d'un accouchement». Il y aurait dans ce pays environ 25 % de femmes excisées. Il est vrai que ces femmes exercent plus fréquemment un recours en divorce et que la plupart des interviewées veulent éviter à leur fille et l'excision et le gavage (les femmes plus sveltes sont surnommées les *disquettes*).

En mars 1995, une stratégie de promotion féminine a été adoptée à Nouakchott; elle semble, plus qu'ailleurs, s'insérer dans un contexte favorable. L'auteure a voulu en témoigner. Quant au «pouvoir des femmes maures» (peu de monographies existent là-dessus), auquel l'auteur consacre tant de pages, et quant à l'influence des Mauritanienues dans ce qui est décrit comme un vent de démocratisation, il sera intéressant de consulter les recherches ultérieures.

Jean des Gagniers
MONSEIGNEUR DE CHARLEVOIX

Félix-Antoine Savard 1896-1982

L'auteur de «Menaud maître-draveur» a laissé une œuvre riche et diversifiée que Jean des Gagniers nous fait redécouvrir avec la précision de l'érudit, la sensibilité de l'artiste et la chaleur de l'amitié.

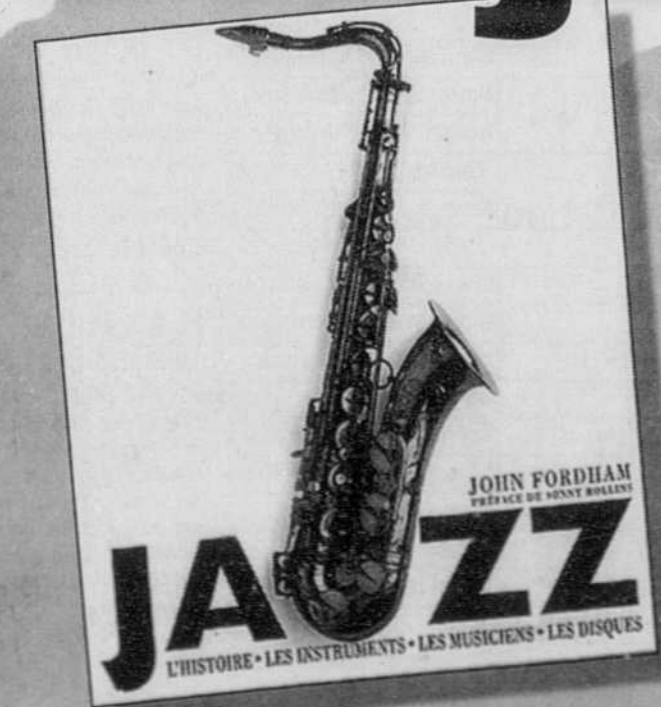
Abondamment illustré de photos, reproductions de dessins et de manuscrits.
288 pages — 29,95 \$

Jean des Gagniers
MONSEIGNEUR DE CHARLEVOIX
Félix-Antoine Savard



FIDES

L'encyclopédie du jazz



PRIX JAZZTEILS
29,95 \$

ÉDITIONS HURTUBISE HMH
7360, boulevard Newman
Laké, (Québec) H9N 1X2
Tél. (514) 364-0323
Télécopieur. (514) 364-7435

DISPONIBLE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA TÉLÉ DU WEEK-END



JEUX DE MÉMOIRE

Cinq commentateurs sportifs de la SRC racontent leurs souvenirs olympiques. Super sympathique. RDI, 20h

NATIONAL GÉOGRAPHIC

L'émission est consacrée aux crabes de la baie de Chesapeake. Radio-Québec, 18h30

CELUI QUI CHANTE: HOMMAGE À MICHEL BERGER

Rediffusion d'une émission consacrée à Michel Berger, mort subitement le 3 août 1992. Plusieurs amis témoignent et chantent. TV5, 19h30

CONCERT PLUS

L'émission est consacrée au groupe The Eagles. Un documentaire tournée par les caméras de MTV, d'une durée de 30 minutes, sera suivi d'un concert de 80 minutes incluant 18 chansons dont quatre nouveautés. MusiquePlus, 20h



PAULE DES RIVIÈRES

CANAUX	16:30	17:00	17:30	18:00	18:30	19:00	19:30	20:00	20:30	21:00	21:30	22:00	22:30	23:00	23:30
2	Perfecto	Jardin d'aujourd'hui Impact	Branché	Le Téléjournal	Raison Passion (18:20)	Baseball / Expos - Phillies				Le Téléjournal	Olympica (22:20)	Nouvelles du sport (22:50)	Cinéma / PERRY MASON: L'AFFAIRE DE L'AMOUR PERDU (5) (23:20)		
4	5	6	7	8	9	10	11	13	15	17	24	30	46		
4	5	6	7	8	9	10	11	13	15	17	24	30	46		
15	17	24	30	46											
2	4	16	30	35	49										
5	6														
8	13														
12															
8															
13															
22															
3															
8															
5															
10															
33															
57															
6															
24															
TSN															
RDS															
TV5															
CF															
MP															
MM															
SE															
YTV															
RDI															
D															

CŒUR CIRCUIT

(4) Short Circuit É.-U. 1986. Comédie fantastique de J. Badham avec Ally Sheedy, Steve Guttenberg et Austin Pendleton. Un jeune savant a mis au point un robot perfectionné auquel s'intéressent les autorités militaires. TVA 18h30

GOLDFINGER

(3) G.-B. 1964. Drame d'espionnage de G. Hamilton avec Sean Connery, Gert Fröbe et Honor Blackman. L'agent secret James Bond doit surveiller un millionnaire soupçonné de faire la contrebande de l'or. TQS 20h

L'ODYSSÉE DE CHARLES LINDBERGH*

(3) The Spirit of St. Louis É.-U. 1957. Drame biographique de B. Wilder avec James Stewart, Murray Hamilton et Patricia Smith. En 1927, la traversée aérienne de l'Atlantique par Charles Lindbergh. RQ 21h

L'ARRANGEMENT

(3) The Arrangement É.-U. 1969. Drame psychologique de E. Kazan avec Kirk Douglas, Deborah Kerr et Faye Dunaway. Après avoir tenté de se suicider, un publicitaire refuse de retourner à son travail. RQ 23h16



GRAND PRIX DE FRANCE

Du circuit Magny-Cours en France, la neuvième étape de la saison de Formule 1. Comme toujours, on suit notre Jacques Villeneuve. RDS, 8h

LE GRAND PRIX DES LECTRICES ELLE QUÉBEC

Joane Prince anime ce gala au terme duquel 35 lectrices éliront le lauréat du grand prix des lectrices de «Elle». Les candidats sont Nathalie Petrowski, Yves Beauchemin, Hélène Rioux, Ying Chen, Rachel Leclerc. Radio-Québec, 21h

BEAU DOMMAGE AU FORUM

Présentation du spectacle du groupe, donné à l'automne 1994. TVA, 21h30

LE POINT: L'ENVERS DE LA MÉDAILLE

Une émission spéciale sur le dopage dans l'histoire des Jeux olympiques. Radio-Canada, 22h20



PAULE DES RIVIÈRES

CANAUX	16:30	17:00	17:30	18:00	18:30	19:00	19:30	20:00	20:30	21:00	21:30	22:00	22:30	23:00	23:30
2	Le Siècle du peuple (16:00)	Alain Prost: la trajectoire idéale		Le Téléjournal	Découverte (18:15)	Beaux Dimanches / L'Odyssée baroque	Beaux Dimanches / Festival international de jazz de Montréal 96			Le Téléjournal	Le Point / Le Dopage (22:20)	Sport (23:16)	Cinéma / LE DÉCALOGUE: TU NE SERAS PAS LUXURIEUX (3) avec Olaf Lubaszenko (23:45)		
4	5	6	7	8	9	10	11	13	15	17	24	30	46		
4	5	6	7	8	9	10	11	13	15	17	24	30	46		
15	17	24	30	46											
2	4	16	30	35	49										
5	6														
8	13														
12															
8															
13															
22															
3															
8															
5															
10															
33															
57															
6															
24															
TSN															
RDS															
TV5															
CF															
MP															
MM															
SE															
YTV															
RDI															
D															

TRIAL AND ERROR

(4) É.-U. 1992. Drame de M. Sobel avec Tom Matheson, Helen Shaver et Sean Connery. Un journaliste tente de prouver qu'un candidat au poste de gouverneur a fait condamner un innocent du temps qu'il était procureur. CTV 21h

TUMULTES*

(4) Fr. 1990. Drame psychologique de B. Van Effenterre avec Bruno Crémier, Nelly Borgeaud et Julie Jézéquel. La brusque disparition d'un des leurs bouleverse profondément les membres d'une famille. RQ 22h30

LES TRACES DU RÊVE

(4) Can. 1985. Documentaire de J.-D. Lafond. Portrait du cinéaste québécois Pierre Perrault à travers ses activités professionnelles et des extraits de son œuvre. Canal D 22h

LE DÉCALOGUE: TU NE TUERAS POINT

(3) Pol. 1988. Drame psychologique de K. Kieslowski avec Krzysztof Globisz, Mirosław Baka et Jan Tesarz. Le premier client d'un avocat est un jeune homme qui a tué sans raison apparente un chauffeur de taxi. SRC 23h15

(1) Chef-d'œuvre (2) Excellent (3) Très bon (4) Bon (5) Passable (6) Médiocre (7) Minable

LIVRES



PHOTO JACQUES GRENIER

La page d'écriture

Toute la terrible tribu du troquet

Une nouvelle de Diane-Monique Daviau

Au cours de l'été, *Le Devoir* publiera des nouvelles d'auteurs québécois. Diane Monique Daviau inaugure aujourd'hui cette série, avec sa nouvelle *Toute la terrible tribu du troquet*.

Je respire un grand coup et j'ouvre la porte du bistrot. Toute la terrible tribu du troquet se retourne lorsque je franchis le seuil, referme posément la porte, le visage à la fois doux, dur et fermé comme une pierre, et — d'un mouvement lent, qui serait quasi indolent si ma démarche n'était en même temps si assurée et grave — me dirige vers une table un peu à l'écart, presque au fond de la salle, cette salle remplie d'une meute qui m'examine, me jauge, s'étonne et masque sa surprise sous une extrême retenue des gestes, une façon de détourner presque aussitôt la tête et de faire mine de rien qui veut ressembler à de l'indifférence mais n'y arrive pas tout à fait, car, après tout, personne ici n'a jamais rien vu de tel et chacun se demande s'il n'a pas la berlu.

Eh oui! C'est moi. Comme un ange descendu du ciel, me voilà! Regardez-moi bien. Je suis celle que vous attendiez depuis des siècles, celle qui un jour devait vous surprendre, vous tourmenter un peu, vous faire douter de tout, et d'abord et avant tout: de vous.

L'un de vous regarde son blouson, l'un de vous la regarde de travers, l'un de vous jette un coup d'oeil à ses chaussures, l'un de vous encore, comme regardant ailleurs, l'air de ne pas y toucher, scrute le bleu-jeans: qu'est-ce qui se cache là-dedans? L'un de vous me fouille du regard comme s'il comptait chacun de mes os.

Mais je m'en fous, ces regards-là, j'en fais mon affaire. Tant qu'il n'y a pas de mépris — et c'est ça, mon pari —, tant que j'ai le droit de rester tranquillement assise ici dans mon silence et votre turbulence, dans ma fureur et votre terreur, vous pouvez bien chercher ce qui se cache là-dedans, évaluer mon cul, imaginer ma tête dans vos mains ou votre bouche sur mes seins, vous pouvez bien soupirer et vous détourner en me voyant ouvrir un livre, vous pouvez tirer plus fort sur vos cigarettes, plonger vos mains dans vos poches et me tourner le dos, c'est votre droit, je vous l'accorde, et le mien c'est d'être assise ici, au milieu de vous, et de vous déranger.

Le premier qui me toise, je l'écrase comme un pou.

Ne riez pas. Je crois que j'en serais capable.

Non, je n'ai rien à voir avec les motards, rien à faire avec les rockers. Oui, je sais, malgré mon bleu-jeans et ma veste noire, j'ai davantage l'air d'une communicante que d'un voyou, je sais, un ange, même lorsque j'affiche mon air buté, boudeur, fermé à double tour, j'ai l'air d'un ange, même en colère, tout à fait hors de moi, j'ai l'air, au mieux, d'un petit diable, un ange qui aurait mal tourné, qui serait mal en point, un enfant oublié sur un quai de gare et qui en veut à quelqu'un, mais il ne sait pas à qui et sa peur est encore bien plus grande que sa rage. Oui, je suis seule. Non, je n'ai pas de clan. Oui, je suis ce que vous appelez pompeusement une «artiste». Non, je n'ai pas vraiment l'air de ce que je suis. Oui, je me sens complètement à l'écart, totalement dans la marge. Non, je ne fréquente pas les prostituées. Non, je ne me *shoote* pas non plus. Oui, je côtoie des gens qui boivent trop, oui, tous les jours circule autour de moi une quantité astronomique de coke. Non, je ne mange pas toujours à ma faim, oui, j'engloutis des fortunes pour des stylos, des disques et des parfums. Oui, j'aime l'odeur des tabacs étrangers. Mais j'aime aussi la bière, j'aime le vin. J'aime le champagne. J'aime lire. J'aime écrire. J'aime peindre. J'adore le café. Je l'aime encore plus que la bière. Son arôme me fait plier les genoux, je ferais des bassesses pour une gorgée. Alors, tout à l'heure, quand je commanderai un double *espresso* bien serré, ne me souriez pas avec condescendance. Quand j'ai trop mal, je crie aussi «Mescal!» Mescal à la rescousse. Black-out au rendez-vous. Mais c'est vrai, oui, je me défonce plutôt à coups de crayon, à coups de pin-céau. Oui, je carbure à l'écriture, à la peinture, à la lecture, aussi. Et le premier qui me regarde de haut, il se fait abimer le portrait... Non, je ne suis pas super grande super blonde et je ne me fendrai pas en quatre pour vous impressionner.

Non, je ne suis pas ce qu'il y a de plus jojo, oui, je suis compliquée, plutôt *heavy*. Mais donnez-moi du temps, vous verrez: j'ai du chien. J'ai tout quitté, j'ai traversé un océan, et il y a quelqu'un qui devra m'ouvrir les bras et je crois bien que c'est vous.

Des troquets comme celui-ci, il y en a tout plein, par ici. Je ne suis pas entrée dans le premier bistrot venu. Comme si vous étiez ma famille. Mais sans être obligée pour autant d'être comme vous, pareille à vous, en tout point semblable à cette terrible tribu que vous formez.

Si je ne parle pas votre langue, sachez que je la comprends.

Cela devrait suffire.

Cela devra suffire.

Elle n'en dira pas plus, elle n'en fera pas plus.

Elle sera comme un tout petit éclat de verre, planté dans la main, planté dans l'épaule, une minuscule chose, un infime dérangement avec lequel toute la terrible tribu du troquet devra apprendre à vivre, car il n'y aura pas moyen de s'en défaire, mais pas moyen d'y toucher non plus, cette fille-là, c'est du verre, ébréché, tranchant, c'est de la lumière brisée qui vous coule entre les doigts si vous essayez de la saisir.

Regardez-moi bien: écorchée, épuisée, détachée de tout, acharnée, austère et blindée, cent fois blackboulée, bizarroïde, si vous voulez, je suis empêchée, au fond de moi, abandonnée, dépossédée, je n'ai rien, absolument rien, et je n'ai pas à le prouver, rien à justifier, ma vie ressemble à un acte insensé, mais j'irai jusqu'au bout, même lorsque la matière s'effilochera et que l'instinct s'épuisera. Toujours il restera quelque chose au bout de mes doigts. Ce fourmillement dans les mains qui fait tourner les poignées, ouvrir les portes, franchir des seuils. Ce n'est pas un hasard si je suis entrée ici. D'une fois à l'autre, j'ai marché plus lentement et maintenant je me suis arrêtée, et je me tiens, brisée, bien droite, à l'écart tout au milieu de vous, et il faudra bien qu'il en soit ainsi, car j'ai toute une enfance à vivre et toute une jeunesse entourée et je sais déjà qui dans cette terrible tribu sera le grand frère et qui la

même qui râle tout le temps et comprend et défend. Car l'un de vous sera la mémé, vous ne le savez pas encore, mais celui-là, là-bas, qui fume des Camel, c'est la mémé du troquet, celui qui dira «Mais foutez-lui la paix!» et qui parfois en passant regardera par-dessus mon épaule et vous dira «Mais laissez-la donc travailler!».

Et celui-là qui me regarde à présent comme si j'étais un caïd, et cet autre qui enfonce ses mains dans ses poches et baisse un peu la tête lorsque je jette un oeil dans sa direction, il sont déjà, ces deux-là, tellement près de moi qu'ils me tiennent par la taille et tanguent un instant avec moi. Et je devine que toute la terrible tribu du troquet sent le sol se dérober lentement sous ses pieds et sait déjà ce qui va se passer.

Aujourd'hui, je ne resterai pas longtemps. Aujourd'hui, c'est comme un baptême, simplement. Mais je reviendrai demain — non, pas demain, ce serait trop tôt. Je ne viendrai pas tous les jours, ce serait trop. Après-demain, quand vous vous serez inquiétés un peu.

Maintenant, je repousse la tasse vide, je glisse le livre dans mon sac, je me lève, je rezippe mon blouson dans un grand *zzzzzz* qui fait frissonner même, je respire un bon coup et pendant que je traverse à nouveau la salle, tout à coup toute la terrible tribu du troquet me tient. Me retient. Et tombe doucement dans mes bras dépourvus de tatouages. Lentement dans mes bras. Dans mes bras.

Tiré de *La vie passe comme une étoile filante: faites un vœu*, L'Instant même, Montréal, 1993

Repères biographiques

Les titres des recueils de Diane-Monique Daviau révèlent un intérêt marqué pour l'univers pictural. Cette préoccupation esthétique, à laquelle on ajoutera un souci de musicalité affirmé dans *La vie passe comme une étoile filante: faites un vœu*, n'est sans doute pas étrangère au fait que sa prose, tellement accordée au tempo de la radio, atteint à la dimension artistique.

Recueils de l'auteure

- *Dessins à la plume*, Hurtubise HMH, 1979
- *Histoires entre quatre murs*, Hurtubise HMH, 1981
- *L'autre, l'une* (écrit avec Suzanne Robert), Le Roseau, 1987
- *Dernier accrochage, XYZ*, 1990
- *La vie passe comme une étoile filante: faites un vœu*, L'Instant même, 1993

PHOTO LE DEVOIR
Diane-Monique Daviau

Jean-Robert Vanasse

Microsoft Project versions 4.0 et 4.1

pour Windows 3.1 et Windows 95



Enfin un livre qui allie deux éléments essentiels à l'utilisation raisonnée du logiciel **Microsoft Project**: la description des fonctions du logiciel et la compréhension des principes de base dans le domaine de la gestion de projets.

Un livre complet, utile autant pour le débutant que pour le professionnel.

240 p. • 39,95 \$

XYZ
éditeurXYZ éditeur
L'abc de la littérature1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37

RÉDACTEURS EN CHEF
avec Pierre Maisonneuve

LE DIMANCHE 11h30
EN REPRISE 16h30

RDI

L'information continue

Offert sur le câble.

Les samedis fous de Mille-Mots

un concours LE DEVOIR/ Héritage jeunesse



Enfin
les vacances!
Vivement un jour de
pluie pour résoudre
notre jeu 18... et lire
un bon roman!

JEU
18

Les syllabes envolées

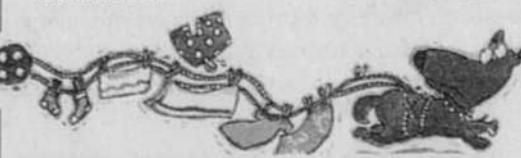
Sur la page couverture du livre,
Bébé Gertrude vole au dessus de la corde à linge!
Sur une corde à linge, on peut suspendre beaucoup
de vêtements. Retrouve le nom de ces vêtements en
recollant les syllabes qui se sont envolées.

- | | |
|--------|--------|
| 1. Ca | 4. Py |
| 2. Pan | 5. Mou |
| 3. Ro | 6. |
- so ja choir be mi lon mi ma ta se le che

GERTRUDE
EST SUPER!

Collection Carrousel
Texte: Carole Tremblay
Illustrations: Daniel Dumont

Ambroise n'est pas content du tout. Il doit garder le bébé de Madame Plumeau, sa voisine. En plus, c'est une fille: Gertrude! Un véritable cauchemar s'annonce... Il faut dire que Gertrude n'est vraiment pas un bébé comme les autres...



Poste ta réponse avant le 21 juillet 1996 et cours la chance de gagner un des dix exemplaires de *Gertrude est super!*, de la collection Carrousel. Inscris ton nom, ton âge, ton adresse complète et le numéro du jeu. Les dix gagnants seront choisis au hasard parmi les bonnes réponses, le 25 juillet 1996 à midi. Les règlements détaillés du concours sont disponibles au siège social des éditions Héritage.

Les Éditions Héritage inc.
Concours LE DEVOIR/éditions Héritage
300, rue Arran, Saint-Lambert (Québec) J4R 1K5

CONCEPTION GRAPHIQUE: MADELINE EYKEL - ILLUSTRATION: PHILIPPE GERMAIN - CONCEPTION DES JEUX: LUCIE PAPINEAU

BEST-SELLERS



LIBRAIRIE HERMÈS

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. LE PAYS SANS CHAPEAU, Dany Laferrière — Lanctôt éditeur
2. LES AURORES MONTRÉALES, Monique Proulx — éd. Boréal
3. OÙ VONT LES SIZERINS FLAMMÉS EN ÉTÉ?, Robert Lalonde — éd. Boréal
4. DERNIER SOUFFLE À BOSTON, Judith Messier — éd. La Courte Échelle

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LUCIEN BOUCHARD, EN ATTENDANT LA SUITE, Michel Vastel — Lanctôt éditeur
2. LE TOUR DE MA VIE EN 80 ANS, Marguerite Lescoq — éd. Lescoq
3. LA PARTITION DU QUÉBEC, Claude G. Charron — VLB Éditeur

ROMANS ÉTRANGERS

1. LES ÉCHELLES DU LEVANT, Amin Maalouf — éd. Grasset
2. UNE MORT SANS NOM, Patricia Cornwell — éd. du Masque
3. LE PROCHAIN AMOUR, Yves Simon — éd. Grasset
4. LA MAISON DU CLAIR DE LUNE, Mary Higgins Clark — éd. Albin Michel

ESSAIS ÉTRANGERS

1. LE VIEIL HOMME ET LA MORT, Franz-Olivier Giesbert — éd. Gallimard
2. LOUÉS SOIENT NOS SEIGNEURS, Régis Debray — éd. Gallimard
3. MONTAIGNE À CHEVAL, Jean Lacouture — éd. Seuil

LIVRE JEUNESSE

1. CAILLOU DÉCOUVRE, Christine L'Heureux et Hélène Desputeaux — éd. Chouette

LIVRES PRATIQUES

1. LE PETIT FUTÉ DE MONTRÉAL 96-97, collectif — Nouvelles éditions de l'Université
2. JARDINER POUR LES OISEAUX, André Croteau — éd. Trécaré

LE COUP DE COEUR

1. DRÔLES DE SENSATIONS, Aidan Mathews — éd. Rivages

1120 av. Laurier ouest, Outremont H2V 2L4 274-3669

ARCHÉOLOGIE

Tombeau intact découvert à Belize

PAUL RECER
ASSOCIATED PRESS

Des archéologues de l'Université de Boston ont découvert un tombeau royal intact dans l'ancienne cité maya de La Milpa, dans l'ouest de Belize, à 25 kilomètres des ruines de Rio Azul, au Guatemala.

Selon Norman Hammond, chef de l'expédition patronnée par la National Geographic Society, à Washington, il s'agit de la première sépulture royale maya non pillée retrouvée sur ces lieux.

Les chercheurs ont découvert dans la chambre mortuaire taillée dans la roche le squelette d'un homme couvert de bijoux. Il portait notamment un collier avec un pendentif en jade représentant une tête de vautour, symbole de la royauté chez les Mayas. «Il portait son statut social sur sa poitrine», a déclaré M. Hammond, qui a présenté sa découverte dans une conférence au British Museum de Londres.

Les archéologues ont également découvert près du corps des poteries remontant au V^e siècle. A cette époque, la cité connaissait une phase de déclin, mais elle devait par la suite renouer avec la prospérité.

«C'était vraisemblablement un petit roi, a dit M. Hammond. La Milpa déclinait lorsqu'il est mort et son peuple n'a probablement pas eu les moyens ou le désir de lui édifier un temple ou même une stèle.»

Alors que les rois mayas vivaient en moyenne plus de 60 ans, ce souverain est «mort assez jeune, à 35 ou 50 ans, et semble avoir été malade», comme le montre le fait qu'il ait perdu toutes ses dents. L'homme, qui devait mesurer 1,70 mètre, porte les traces d'une blessure grave à une vertèbre cervicale reçue peu de temps avant la mort.

Il a sans doute été l'un des premiers rois mayas à être inhumé selon un rituel qui remonte à 400 ans après Jésus-Christ et qui a atteint son apogée de sophistication plusieurs siècles plus tard. Les Mayas ne semblent pas avoir pratiqué la momification ou d'autres techniques de préservation des cadavres, ce qui explique que seul un squelette a été retrouvé.

Des souverains ont régné sur La Milpa à partir du IV^e siècle. La cité a prospéré jusqu'au VI^e siècle puis, pour des raisons inconnues, fut désertée pendant une centaine d'années. Elle connut une nouvelle période d'abondance à partir du VIII^e siècle.

«La Milpa a connu son âge d'or entre 750 et 850. Elle comptait jusqu'à 50 000 habitants», a expliqué M. Hammond. La cité était constituée par deux temples de près de 25 mètres de haut, une place de deux hectares, des édifices gouvernementaux, des palais et des habitations construites dans un rayon de cinq kilomètres autour de son centre.

«Cela se passait 300 ans après que la tombe découverte eut été construite puis oubliée», fait remarquer l'archéologue.

Il aurait été inhumé selon un rituel qui remonte à 400 ans après Jésus-Christ

ARTS VISUELS

Corot entre chien et loup

Le célèbre paysagiste français a mis toute son âme dans son œuvre

COROT

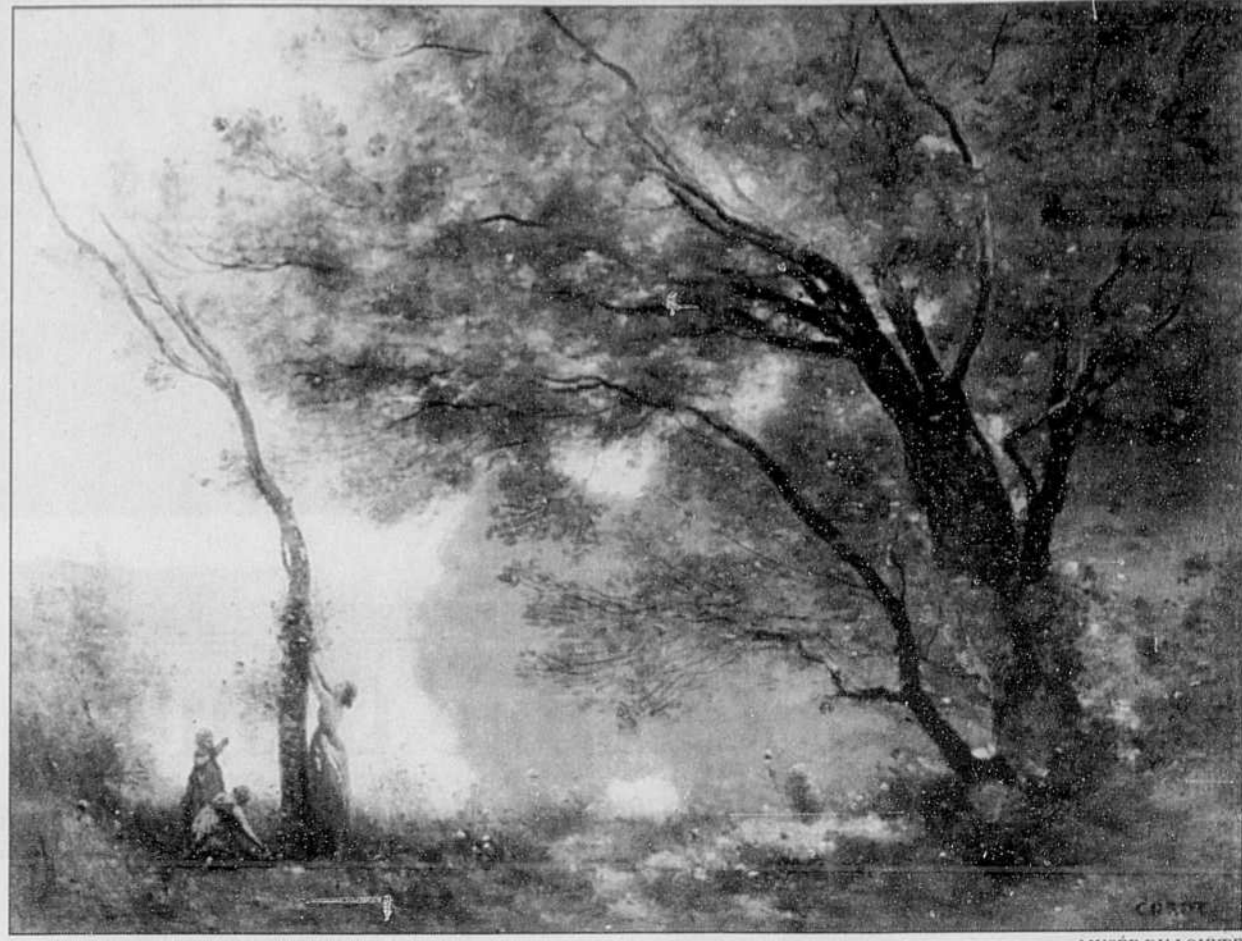
Musée des beaux-arts du Canada
380, promenade Sussex, Ottawa
Jusqu'au 22 septembre

JENNIFER COUËLLE

Lorsque Camille Corot se mit aux pinceaux, les galeries d'art, la France ne connaissait pas encore. C'était aux expositions du Salon, devenu au XIX^e siècle véritable bastion de l'idéal esthétique de l'Académie des beaux-arts, que la réputation d'un artiste était chose faite ou défaite. «En avançant vers le Salon carré [du Louvre], vous parvenez à un paysage de Corot, un effet de soleil couchant avec de grands bois et de belles eaux limpides, qui ont l'air d'un second ciel», notait l'écrivain, poète et critique d'art Théophile Gautier. Si l'envoi de l'un de ses *Soleil couchant* au Salon de 1836 a mérité au chantre des paysages français de jolis mots, ses envois de 1859 lui ont valu un «malgré tout» d'un Alexandre Dumas à souhait attendri: «[...] comme peinture, c'est maladroit, c'est malpropre, c'est saupoudré de farine; mais, malgré tout cela, l'artiste y met tellement tout son cœur, toute son âme, toute son espérance, que cela fait plaisir à voir.»

Mettre son âme dans la peinture, Corot le fit. «[...] je n'ai qu'un but dans la vie que je veux poursuivre avec constance: c'est de faire des paysages», écrivait-il à son ami Abel Osmond. A l'occasion du bicentenaire de l'anniversaire de naissance du célèbre paysagiste français du siècle dernier, le Musée des beaux-arts du Canada (MBAC) donnait le coup d'envoi la semaine dernière à la présentation canadienne de la rétrospective Corot, inaugurée en février au Grand Palais de Paris (voir *Le Devoir* du 2 mars) et qui complètera son itinéraire au Metropolitan Museum of Art de New York (Met), où elle prendra l'affiche au mois d'octobre. Organisée conjointement par le MBAC, la Réunion des musées nationaux à Paris et le Met, cette exposition accompagnée d'une élégante et exhaustive publication fut menée à bien sous l'égide des conservateurs Michael Pantazzi (du MBAC), Vincent Pomarède (du Louvre) et Gary Tinterow (du Met).

En *blockbuster* de taille tout juste digeste, elle réunit plus de 160 peintures provenant de 75 collections privées et publiques d'Europe et d'Amérique du Nord. Notamment des États-Unis, où l'engouement



Souvenir de Mortefontaine, 1864, huile sur toile, 65 x 89 cm.

MUSÉE DU LOUVRE

pour le peintre français est quasi légendaire. C'est d'ailleurs chez nos voisins du Sud que, semble-t-il, se trouve le plus grand nombre de faux signés Corot. «Corot est l'auteur de 3000 tableaux dont 10 000 ont été vendus en Amérique», a-t-on ironisé en 1936. Si Corot n'est certes pas le seul artiste à avoir fait l'objet d'un marché de faux, il se distingue en revanche par sa contribution involontaire à l'escroquerie autour de son nom. En effet, on sait qu'il a lui-même effectué de nombreuses copies de ses propres œuvres pour répondre à des commandes particulières ou à des fins de recherche artistique. On comprendra que les faussaires pouvaient y voir une voie tracée en leur faveur. Certains spécialistes affirment même que la gé-

nérosité du peintre l'a amené plus d'une fois à signer son nom au bas d'une toile qu'il n'avait pour ainsi dire jamais touchée, dans le seul but de venir en aide à tel ou tel autre artiste «affamé». Mais bon, c'est là une autre histoire... à des lieues, on n'en doute guère, de cette exposition frappée du sceau des autorités qui l'ont conçue.

Filant à travers six salles du musée d'Ottawa, le parcours de cette rétrospective placée sous le signe de la nature débute avec la lumière presque blanche qui inonde une série de vues avec architectures réalisées lors du premier voyage italien de Corot (1825-1828) — passage obligé à l'époque pour la formation d'un peintre comme il se doit. On découvre rapidement que la figure fut aussi au programme du paysagiste, notamment avec sa *Jeune Italienne de Papigno tenant sa quenouille* qui, quoique mince en ce qui a trait au dessin, témoigne d'une liberté de traitement dans l'application de la peinture qui laisse deviner la sensibilité mélancolique comme la modernité de l'artiste. De loin, l'une des figures les plus harmonieuses rapportées de ce premier séjour en Italie. Puis, plus l'on s'enfonçait dans l'univers de celui que l'on connaît surtout pour ses vertes et sables campagnes vaporeuses ponctuées de pointes de rouge, plus l'éclectisme de son œuvre se fait manifeste.

Corot, c'est aussi...

Corot, c'est aussi le calme plat du *Lac de Piediluco* baigné dans la lumière bleue du matin, ce sont les grandes et moins grandes machines maniérées aux sujets bibliques et mythologiques qui nous sont données à voir dès la deuxième salle, avec entre autres une Rebecca assise près d'une jarre presque en aplat qui aurait pu être peinte par Picasso. On lui découvre également une vue portuaire de Dunkerque avec des toitures à l'avant-plan qui, volumes en moins, font penser à celles de Cézanne, une série de portraits sur le thème de l'atelier où, dans chacun, une jeune fille médite devant un chevalet.

Et si par ses fins jeux de lumière — bien souvent le sujet principal de ses toiles — Corot est considéré



L'atelier de Corot, 1865

MUSÉE D'ORSAY

comme précurseur des impressionnistes, si sa *Rive verte* (vers 1860-1865) partage avec le *Déjeuner sur l'herbe* de Manet (1863), par exemple, la baigneuse dans le sous-bois en arrière-plan, il ne fait pas moins dans le lyrisme des romantiques, dans le réalisme de sujets ordinaires peints en plein air et dans le néoclassicisme de ses nus à la Ingres. L'éclatement de la thématique de Corot figure en effet au cœur de la lecture que nous propose cette exposition qui, par ailleurs, nous présente aussi un peintre d'atelier, où le souvenir (de l'extérieur), la reprise et les variations sur un même thème sont de la partie. Puis, si l'on devait identifier une seule et principale dialectique dans cette prolifique production tissée d'oppositions, ça serait sans contredit celle d'une étonnante et perpétuelle tension entre un art formel et informel. Corot, monotone? Rien n'est moins sûr.

UN SITE REMARQUÉ SUR

INTERNET://

www.rene-despres.com

RENSEIGNEMENTS : (514) 386.9030

JACQUES
LECLAIRE

OEUVRES RÉCENTES

En temps et lieux

DERNIER JOUR

NOUVELLE ADRESSE
WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest

Montréal H3G 1K4

Tél. : 847-1112

Fax : 847-1113

Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h



la galerie d'art Stewart Hall

Centre culturel de Pointe-Clair

176, Bord du Lac, Pointe-Clair, 630-1254

du 4 juillet au 16 août 1996

La Poterie traditionnelle japonaise
présentée par le Ministère du Patrimoine canadien,
programme des expositions internationalesÉcole de calligraphie japonaise
Hiroko Okata, directriceLe public est invité au vernissage des expositions
le jeudi 4 juillet à 19 h

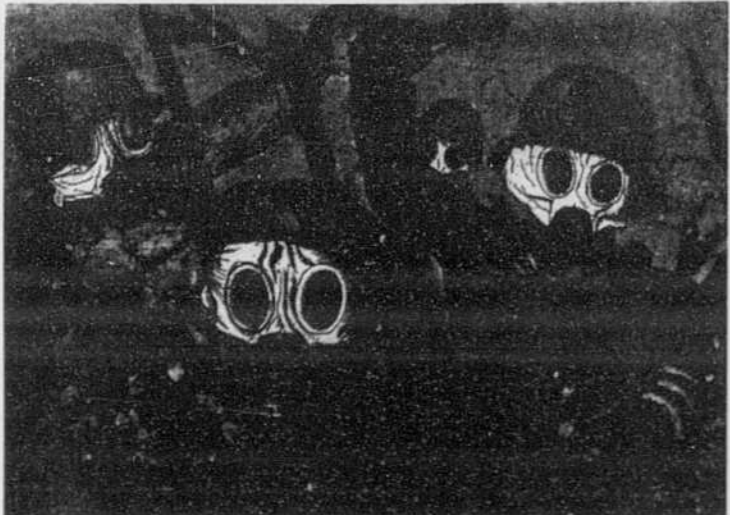
Entrée libre • Accessible par ascenseur

HORAIRES D'ÉTÉ DE LA GALERIE:

du lundi au vendredi, de 14 h à 17 h

lundi et mercredi soirs, de 19 h à 21 h

ART EN TOURNÉE

Organisée et mise en tournée par
le Musée des beaux-arts du Canada

Otto Dix, Troupes d'assaut avançant dans les gaz, 1911-1919

LES RAVAGES DE
LA GUERRE

SUITES DE GRAVURES PAR FRANCISCO GOYA ET OTTO DIX

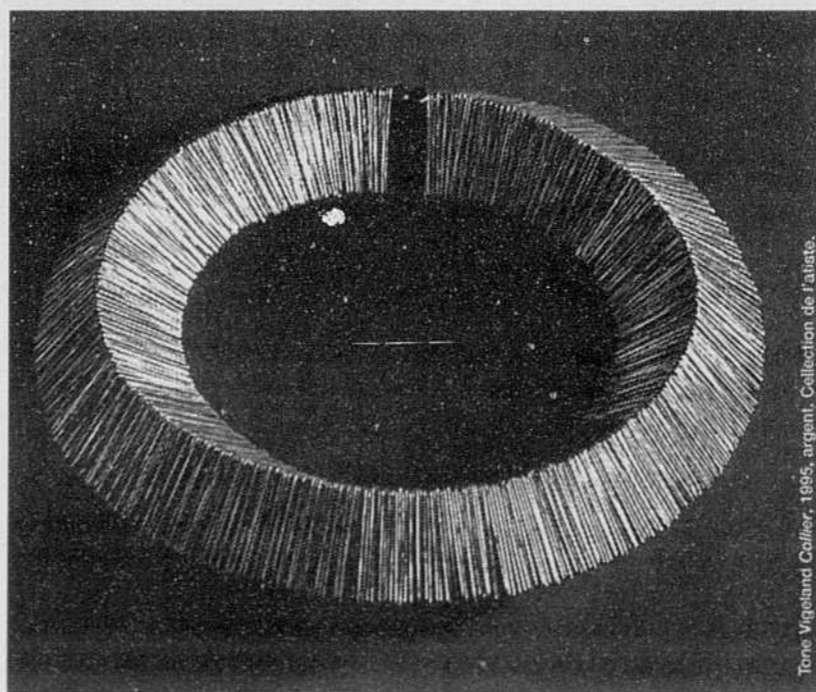
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

JUSQU'AU 25 AOÛT 1996

Pour de plus amples renseignements, composez le (514) 285-1600

Musée des beaux-arts
du Canada National Gallery
of Canada

Canada



Les bijoux de Tone Vigeland

Dons exceptionnels au Musée des Arts décoratifs de Montréal
Anti-design : Œuvres choisies d'Ettore Sottsass et de Gaetano Pesce
Sculptures de verre de la collection Louise et Laurette D'AmoursLes bijoux de Tone Vigeland a été organisée par le Musée des Arts
appliqués d'Oslo et The American Federation of Arts, avec l'appui
généreux du ministère royal des Affaires étrangères de Norvège.
L'exposition a également bénéficié du soutien du Cercle des Bienfaiteurs
de l'AVA et du J. Carter Brown Fund for Exhibitions.

Expositions en cours jusqu'au 1er septembre 1996.

Musée des Arts décoratifs de Montréal
Sherbrooke et Pie IX
(514) 259-2575

Des excursions enrichissantes et agréables
qui plaisent aux gens raffinés!

Nos deux premiers circuits sont complets
mais il reste des places pour découvrir

- l'art du vitrail aux Ateliers Beringer
- l'œuvre d'Orzac Leduc à Sherbrooke
- l'histoire de la chanson québécoise
- l'architecture ancienne des Baillairgé et la
musique du Domaine Forget en Charlevoix
- la rétrospective Camille COROT à Ottawa

Viendez-vous!
276-0207 ou 259-7629

VOYAGES LOISIRS
Spécialiste en voyages de groupe

DÉPART SUPPLÉMENTAIRE
Voyage à Philadelphie
l'Expo Cézanne
du 16 au 19 août 1996

Guidé en français, expo Cézanne,
la Barnes Foundation, les Jardins
Longwood et le Musée Brandywine

À partir de 429,- \$CAN incl. pet-déj.

Renseignez-vous auprès de nos agents
au 252-3129 et 252-3130
du lundi au vendredi de 8h30 à 17h30.

Collectionneur art contemporain, «brut»,
naïf et précolombien souhaite proposer et
offrir en dons ses collections à divers musées.

Écrire à :
Guy Joussemet
1360, rue Saint-Jacques, app. 809
Montréal (Québec) H3C 4M4
ou téléphoner au (514) 932-5492

LES ARTS

ARTS VISUELS

Et persiste la psyché

Même apprivoisées, les toiles de Séguin demeurent d'une heureuse étrangeté

JENNIFER COUËLLE

MARC SÉGUIN
Plein Sud
100, rue de Gentilly Est
Salle D-0620
Collège Édouard-Montpetit
Longueuil
Prolongée jusqu'au 7 juillet

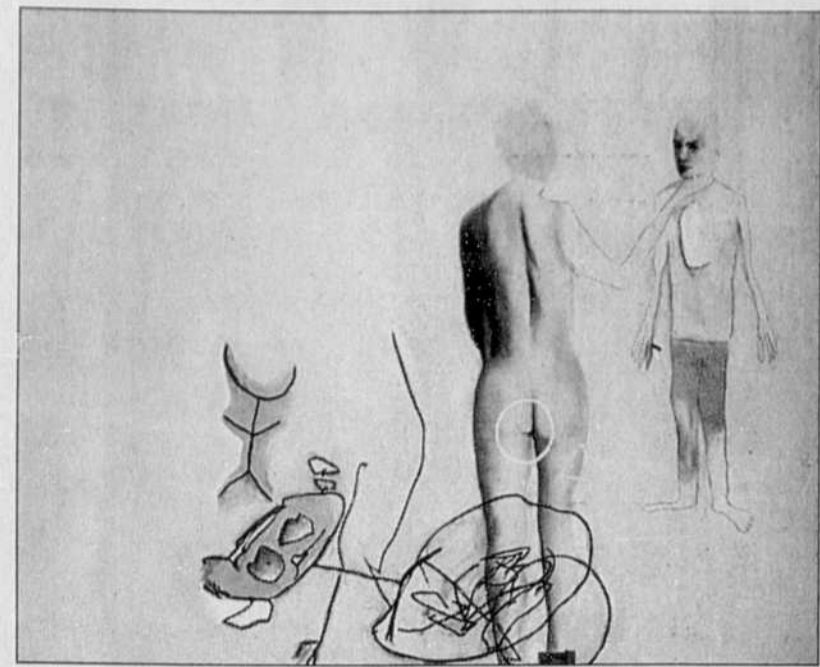
Lorsque l'étrangeté demeure étrange après avoir été apprivoisée, après s'être reproduite en une série de variations sur un même thème devenu familier, c'est que son essence a bel et bien été saisie. C'est un peu cela qui se produit devant les grandes toiles du jeune peintre d'ici, Marc Séguin. Déroutants à première vue, ses personnages le sont jusqu'à la fin, bien après le moment où notre œil, satisfait, a pris en compte chacun des éléments qui les constituent. Un exercice de compilation qui n'a pourtant rien de fastidieux, puisque ces peintures sont dépeuplées, articulées avec une économie de moyens que seule l'assurance peut espérer.

En effet, l'exposition de peintures et dessins récents présentée actuellement à la galerie Plein Sud de Longueuil donne à voir des images où chaque chose semble à sa place. Sur cinq immenses toiles, tendues comme des peaux nous fait dire la couleur chair de leur surface, se profilent des figures anatomiquement inachevées et le plus souvent esseulées. Pour la plupart graves, psychiquement endolories, ici désincarnées, là désaxées.

Un portrait qui sans être totalement sombre transpire les humeurs mêlées de noir de l'existence. Et l'on pourra se demander si le fait qu'il défile sous les traits de Camille Claudel, Charles Darwin, Paul-Émile Borduas et Picasso ne dénote pas un certain manquement à la responsabilité d'exprimer.

D'emblée, on aurait envie que cette même intensité, cette même complexité d'expression, revête des visages inconnus. A la distraction du sujet sanctifié, on aurait préféré l'universalité du quidam que nous sommes tous. La reconnaissance du sentiment, n'est-ce pas là l'essentiel? Était-ce vraiment nécessaire d'avoir aussi à reconnaître tel ou tel autre personnage célèbre?

L'aplomb structurel et la sensibilité très humaine de Séguin en font un jeune artiste à suivre absolument



Peinture, 1996, huile sur toile, 218 x 278 cm.

Pour cette raison précise, la peinture *Poésie complète*, où l'on n'identifie pas a priori la référence culturelle qui est la jeune protagoniste au visage indéfini du *Kamouraska* d'Anne Hébert, devrait entretenir plus copieusement notre imagination. Cependant, la hideur recherchée du «masque» que porte le personnage, sorte de reprise de l'effet de style du primitivisme premier degré des années 1980, projetée à nouveau la figure dans le monde impersonnel des références collectives: ici, celui de la représentation générique de la folie ou de la monstruosité.

Mais ce n'est pas tout. Maculées ou prolongées de signes et symboles schématiques à l'image de graffiti ou de dessins d'enfant qui n'en sont pas, ces figures ont de quoi faire le bonheur des adeptes de l'herméneutique psy. Surtout qu'en ce qui a trait aux figures féminines, les interventions graphiques se font sur les fesses, tracent un sexe ou un ventre qui feint la grossesse, tandis que les hommes, eux, sont asexués. Darwin a pour tout corps une tête, Picasso est gamin et Borduas est grugé par la peinture.

Puis, au delà du registre-portrait dans cet œuvre qui rappelle quelque chose du langage stylistique de Francis Bacon, avec la précision de ses compositions mi-abstraites mi-figuratives, son traitement débridé de

la figure et la multiplicité de ses figures contrastées, il est ici un propos proprement pictural. La peinture de Marc Séguin parle aussi et beaucoup de peinture. À preuve, les grandes et pâles surfaces vides qui reçoivent ses personnages. Vides de tout sauf de pigments et d'une texture plus ou moins prononcée et infiniment variable. À elles seules, ces surfaces invitent l'errance de l'œil. Vient aussi l'étonnement de voir poindre dans cet environnement où la représentation est surtout cela le réalisme d'un visage, d'un corps, d'un torse qui, forts d'un mélange au fusain, jouent les *chiaroscuro* du dessin classique.

Une verve spontanée

Quant aux petits dessins automatistes, avec leurs figures inquiètes aux têtes couronnées et aux bouches raturées, on en appréciera la verve spontanée. On soulignera aussi le choix avisé de n'en avoir présenté que cinq, d'avoir su éviter l'écueil de la multiplicité qui guette si souvent la présentation des croquis, troquant — on l'a vu maintes fois — leur fraîcheur contre une lassante minceur. Ces traces furtives au graphite savent certes intriguer, même toucher. Mais c'est sans conteste l'aplomb structurel et la sensibilité très humaine de la peinture de Séguin — même aux prises avec ses marques de distinction culturelle qui n'en sont pas vraiment — qui font de lui un jeune artiste à connaître et à suivre absolument.

PHOTO GUY L'HEUREUX

Dalí, Picasso, Miró, Gaudí

et bien d'autres

Maîtres catalans du XXe siècle

du 19 juin au 10 juillet 1996

MUSÉE DU QUÉBEC

Une exposition organisée par le Département de la Culture de la Généralité de Catalogne, en collaboration avec le COPEC, sous le patronage de Mapfre et de Delta Airlines.

Salvador Dalí, *Le matin de l'été*, rétrospectif une fois en un jour de musée pour montrer l'œuvre de Gaudí, 1977-1978. Peinture stéréoscopique, «une pièce». Coll. : Gala Salvador Dalí Foundation. © 1996 Salvador Dalí/Art Droit d'auteur inc.

Heures d'ouverture: Tous les jours de 10 h à 17 h 45; le mercredi de 10 h à 21 h 15.
Droits d'entrée: Adultes: 5,75 \$; Enfants: 4,75 \$; Érudits: 2,75 \$; Gratuit pour les moins de 16 ans.
RÉSERVATIONS: 418.643.2150.
Part des Outils de travail, Québec.
Le Musée du Québec est subventionné par le ministre de la Culture et des Communications du Québec.

• L'ART POPULAIRE CANADIEN
• OEUVRES EUROPÉENNES SUR PAPIER
été 1996
GALERIE DOMINION
1438, rue Sherbrooke Ouest 845-7833 / 845-7471
Du lundi au vendredi de 10h à 17h30

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
LOUISE BOURGEOIS
DU 28 AVRIL AU 22 SEPTEMBRE 1996
sculptures
installations
dessins

«... se libérer du passé, c'est commencer à vivre.»
D'après: 1990. (détail) marbre rose et acier. The Brooklyn Museum, New York.
Photo: Louise Bourgeois - David Seider, New York.

Le dimanche: atelier de création pour toute la famille.
LE DEVOIR
MONTRÉAL TRUST
385, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST, MONTRÉAL. TÉLÉPHONE: (514) 847-8212. MÉTRO PLACE-DES-ARTS

FRANK LLOYD WRIGHT

INVENTER UN PAYSAGE AMÉRICAIN

1922-1932

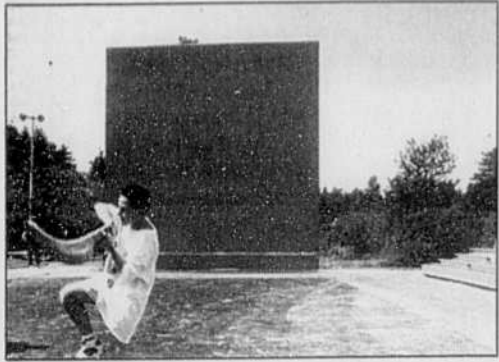
18 JUIN - 22 SEPTEMBRE 1996

Frank Lloyd Wright, *Lake Tahoe Summer Colony, California: Lodge, perspective et plan*, 1923. Mine de plomb et crayon de couleur sur papier japon, 59,5 x 40 cm. Collection CCA. © The Frank Lloyd Wright Foundation, 1996. Don de George Jacobson et du Cercle du fondateur du CCA, à sa mémoire, 1994.

CCA
Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture
1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada. Des visites commentées de l'exposition sont offertes. Renseignements: 514 939-7026
L'exposition est organisée par le CCA, la Frank Lloyd Wright Foundation et la Library of Congress.

Fiche technique

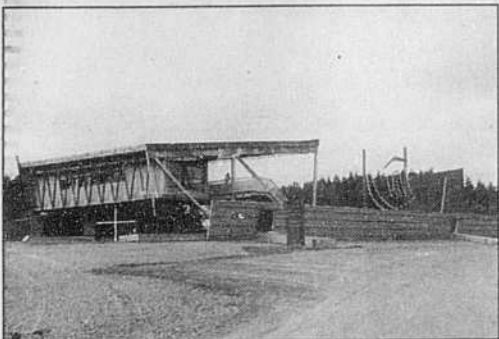
■ Le bâtiment du Parc de l'aventure basque en Amérique est le résultat d'un concours en architecture, à la suggestion du ministère de la Culture et des Communications. Le concours s'est tenu en deux «manches». Le jury a dû éplucher le dossier des 60 firmes qui avaient posé leur candidature, et a sélection-



Vue du terrain de pelote basque.

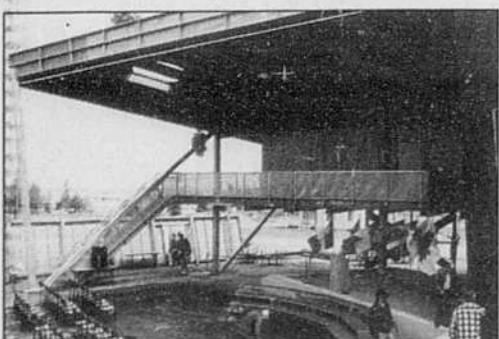
né trois finalistes: Louis-Paul Lemieux, Pierre Thibault et l'Atelier Big City (Cormier, Cohen, Davies). Après avoir passé ensemble une semaine au pays basque, les trois concurrents devaient chacun préparer une proposition. Au jugement final, qui eut lieu en mai 1995, c'est celle de Big City qui emporta la préférence.

■ Les membres du jury étaient les architectes Robert Magne et Roch Cayouette, la muséologue Hélène Michaud, ainsi que Denis Leclerc et Michel Rioux, respectivement directeur et coordonnateur du Centre international de loisir culturel de Trois-Pistoles, et André Desmartis, de la société Provancher.



Au premier plan, la palissade de bois inclinée.

■ Le conseiller professionnel était l'architecte Gary Lynch, et le comité technique se composait de Denis Lemieux, du ministère de la Culture, et d'André Kirouac, directeur du Parc et chargé de projet.



Sous l'auvent de la bâtisse, l'escalier et le balcon servent de rampe technique.

■ Situé sur un terrain de quatre hectares offert par la Ville, réalisé pour le compte du Centre international du loisir culturel de Trois-Pistoles, organisme sans but lucratif qui en est le maître d'ouvrage, cet édifice couvre 580 m² et a coûté autour d'un million de dollars, incluant le paysagement, œuvre de l'architecte paysagiste Claude Cormier. Dans le cadre du 1%, l'artiste Marie-Christine Landry a réalisé les ajouts visibles dans les mâts qui longent le terrain de pelote. Il faut souligner le travail soigné d'ingénierie signé SOPAX.

FORMES

Conte du Basque-du-Fleuve

SOPHIE GIRONNAY

Il était une fois, il y a bien longtemps, vers 1580 pour être exacte, de courageux marins pêcheurs qui venaient du lointain pays basque et n'hésitaient pas à remonter notre majestueux Saint-Laurent à la poursuite de la baleine. Avec l'aide des Amérindiens dont ils s'étaient fait des amis, ils avaient coutume de chasser la bête géante, puis de la dépecer sur nos rives, dans une île qu'on appelle depuis, et pour cette raison, l'île aux Basques (elle est située en face de Trois-Pistoles). Et puis un beau matin de 1630, pff! plus rien, ils ne revinrent plus. Envoyés, disparus, les Basques, sans laisser de descendance ni de trace, sinon quelques fous à fondre la graisse et autres vestiges pour archéologues.

Ce qui n'a pas empêché les gais Pistolois — dont l'imagination, comme chacun sait, est des plus fertile — de s'inventer moult parentés et liens d'amitié avec leurs cousins à bérêt. Les places, rues et commerces dits «des Basques» abondent dans le Bas-du-Fleuve. Surtout, cette visite brève mais historique des pêcheurs d'outre-mer dans nos eaux fluviales, qui constitue l'un des plus anciens véritables contacts entre l'Europe et l'Amérique, a fourni au Centre international du loisir culturel de Trois-Pistoles l'idée génératrice qui manquait à son dynamisme.

Et c'est ainsi qu'après sept années de remuements, suivies d'un concours d'architecture, on put inaugurer, le 23 juin de la semaine dernière, en présence d'amis basques, des consuls de France et d'Espagne ainsi que de personnalités ministérielles et locales, le Parc de l'aventure basque en Amérique.

On s'était installé dehors. Derrière nous, le premier terrain de pelote basque homologué au Canada, avec son fronton rouge vif de 10 m x 10 m (une rencontre Canada-France aura lieu à la mi-juillet... en attendant les Jeux panaméricains de 1999). Devant nous, la nouvelle bâtisse qui abrite une exposition permanente à la manière habituelle des centres d'interprétation, mais aussi un centre d'histoire et de recherche en généalogie (avec deux animateurs spécialisés, deux sites Internet et une bibliothèque à thématique basque des mieux fournies).

Sur l'enveloppe de tôle ondulée de ce bâtiment d'avant-garde signé par les architectes de l'Atelier Big City, les applaudissements résonnaient en mille gazouillis de petits oiseaux. Oubliés, la «bâtisse croche» et autres surnoms rigolards ou colériques par lesquels la population du village avait dénigré l'édifice pendant les mois de sa construction. En effet, à cause de sa curieuse forme irrégulière, «pas un angle de sa structure n'est à 90 degrés!», m'avait-on assuré à plusieurs reprises, sur un ton allant de la crainte à la fierté, suivant l'identité de l'interlocuteur. Mais en ce 23 juin, ne claquaient plus, sous la brise et les beaux discours, que les drapeaux et les bretelles.

Les architectes dans la baleine

L'Atelier Big City, constitué d'Anne Cormier, Randy Cohen et Howard Davies, est pour la profession un élément perturbateur, ou si vous voulez un ferment d'innovation et de réflexion, avec lequel il faut compter, malgré le nombre minuscule de ses constructions. Sa principale réalisation est le Centre d'interprétation du Bourg de Pabos en Gaspésie (voir *Formes* du 2 juillet 1994), qui remportait le grand prix d'excellence de l'Ordre des architectes et un prix du Gouverneur général en 1994. Aussi attendait-on beaucoup du projet de Trois-Pistoles, d'envergure et de vocation similaires.

Situé au bord de la rue qui monte du débarcadère d'où l'on arrive des Escoumins et qui conduit au centre du village, le Parc de l'aventure basque a tout pour séduire

l'œil du voyageur. Vu depuis le stationnement, l'ensemble des éléments qui le composent évoque un navire, avec le fronton en guise de voile, la bâtisse en château, et entre les deux, le terrain de jeu qui fait le pont, protégé par une palissade de bois inclinée, la carène.

En remontant la route, on s'aperçoit que de profil, le bâtiment se met à copier la forme d'une baleine, avec sa peau en tôle peinte d'un bleu vif (concocté exprès par Sico), avec son aileron rouge (qui cache la salle de repos du personnel) et, à l'avant, sa gueule ouverte, en bois blond, striée d'une structure de fanons en métal galvanisé. Là se trouve, en porte-à-faux, la salle de généalogie, promontoire tendu vers le fleuve et les arrivants de toutes époques. Au sol, tout autour, un tapis de fétuque bleue a été semé qui accentue la métaphore de l'océan.

C'est frais, ludique, charmant et très esthétique également, si l'on accepte de bonne grâce le parti pris un peu littéral à la Disney ou Orange Julep: je vends des oranges, donc je fais une orange... Mais les esprits requins-chagrins, qui espèrent de Big City quelque chose de plus élaboré, façon Pabos (ah! cette idée géniale de faire une boîte dont les murs en volets constituent l'exposition même et se ferment l'hiver venu!) trouveront le dos fin au cachalot et diront peut-être: c'est assez. À Pabos, contenant et contenu formaient corps, le concept traversait le projet de part en part, telle une flèche absolue. Ici, l'image de la baleine est un clin d'œil qui amuse mais ne travaille que l'enveloppe, sans aider à organiser l'espace intérieur. Ce dernier paraît maladroit, encombré par tout ce qui ne vient pas des architectes. Mobilier, boutique et café, expo permanente: tout cela leur a été imposé dans un style qui cadre mal avec le leur mais dont ils auraient dû prévoir la présence, au lieu de s'attacher à l'idée, irréaliste, d'une coque laissée vide.

On se réjouit de retrouver à Trois-Pistoles l'audace et l'invention d'une équipe aussi passionnante. Au total, ce-

pendant, ce projet me laisse l'impression du deuxième roman d'un auteur qui aurait gagné le Goncourt dès son premier livre. C'est le même tempérament, mais on sent un fléchissement, avant le retour du souffle inspiré qui fera du troisième roman le vrai départ d'une grande carrière.

Ce n'est pas l'avis, heureusement, du directeur du Parc, André Kirouac: «Pour moi, je trouve génial le parti pris de Big City d'avoir évité le piège qui consistait à s'inspirer de l'architecture basque ou de faire un mélange basque-québécois.» Mais ce qui a séduit le jury, surtout et avant tout, explique-t-il, c'est l'implantation des éléments sur le site. «Entre messe et vêpres, au Québec, on restait sur le parvis de l'église, et la vie sociale bouillonnait. Au pays basque, ils ont gardé cette tradition de place publique, grâce à la disposition des espaces, cernés par les maisons, l'église, un parc et enfin le fronton de pelote. C'est ce que Big City a recréé ici et l'inspiration basque, elle se trouve là-dedans.»

Sur le terrain qui s'étire entre le fronton et l'auvent de la bâtisse (avec l'escalier et le balcon, qui servent de rampe technique), on peut tout envisager: des spectacles, des projections de film, des bals de rock, de musette ou de sardane, et des... inaugurations. Pourvu que le temps soit clément, ce qui arrive parfois, dit-on dans les contes et légendes de Trois-Pistoles. Quant à savoir si, comme le souhaitait M. Kirouac et tous ses collègues, cette place deviendra un lieu de rendez-vous, de jeu et de fête pour les Pistolois eux-mêmes, en plus d'être un lieu de passage pour touristes, il faudra attendre quelques mois que vogue la baleine-navire. Et que les habitants s'initient sérieusement à ce sport qu'ils sont, par nature, tout disposés à adopter, sport bien fait pour unir toutes les nations par-delà les océans, mais que la décence m'interdit ici de nommer!

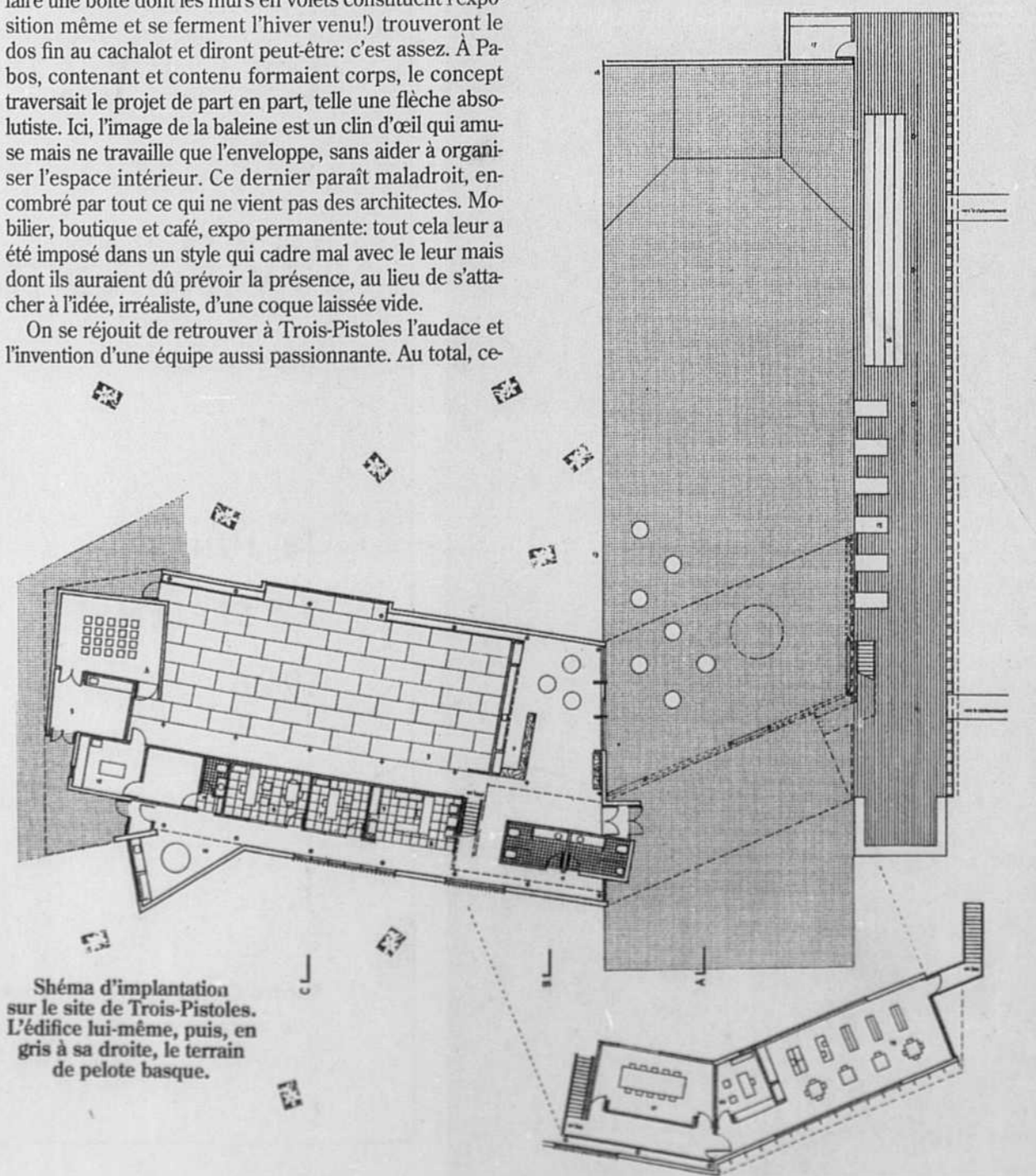


Schéma d'implantation sur le site de Trois-Pistoles. L'édifice lui-même, puis, en gris à sa droite, le terrain de pelote basque.



PHOTOS ALAIN LAFOREST
Anne Cormier et Randy Cohen, deux des trois membres du cabinet Big City, en compagnie de... leurs enfants.